
NOTES

SUR

L'HISTOIRE DE LAGHOUAT

(Suite et fin. — Voir les nos 211, 212-213, 214-215 et 216)

II

Dès sa prise de commandement de la colonne mobile, le colonel Margueritte s'occupa de l'organisation de son convoi, et demanda avec instance au maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général, la création à Laghouat d'un équipage de mille chameaux dans les mêmes conditions et par les mêmes procédés que ceux employés en 1853 par le commandant du Barail; en attendant la réponse, il organisa un convoi d'eau avec quatre cents chameaux choisis parmi ceux qui provenaient de la razzia d'Aïn-Malakoff.

Bien lui en prit, car le 3 décembre, la colonne mobile reçut l'ordre de conduire à Tadjerouna un convoi de vivres destinés à la colonne Deligny. L'opération se fit sans aucun incident.

Le 24 décembre, le gouverneur général accepta en principe l'idée de la création d'un équipage de chameaux, mais en renvoyant l'exécution à l'époque où l'on pourrait constituer un maghzen dans le Sud, question qui

Revue africaine, 39^e année. Nos 217-218 (2^e et 3^e Trimestres 1895). 8

lui paraissait liée à celle de la création d'un équipage de chameaux. Il autorisa cependant le colonel Margueritte à recevoir des tribus qui faisaient leur soumission, et en déduction de leurs amendes de guerre, cent chameaux pour parer aux premiers besoins des convois de la colonne du Sud. Mais, poussé par la nécessité de se mouvoir rapidement avec sa colonne, le commandant supérieur de Laghouat avait déjà formé un équipage de neuf cent cinquante chameaux. Délivré du grave souci de l'organisation du convoi, le colonel Margueritte employa l'influence qu'il avait acquise autrefois dans le pays pour faire rentrer les Larbâa dans le devoir. Il trouva un précieux auxiliaire en Lakhdar-ben-Mohammed, le fils de notre fidèle Mohammed-ben-Taïeb, caïd des Maamra, et peu à peu les dissidents des Larbâa vinrent faire leur soumission.

L'ordre rétabli dans le cercle, le commandant supérieur résolut de harceler les dissidents et de les contraindre à se retirer plus au Sud. Ils étaient alors campés sur l'Oued-Zergoun. Le 28 décembre 1864, le colonel Margueritte quitta Laghouat, emportant quinze jours de vivres. Le 3 janvier, il apprit à El-Menia, par des bergers arabes, que les dissidents se trouvaient plus au Sud, dans la direction de Kert, et qu'ils ignoraient complètement l'approche de la colonne. Après un séjour forcé à El-Menia par suite d'une violente tempête, la colonne reprit la route du Sud et alla camper aux puits de Ben-Debbane; le goum des Larbâa, lancé en avant, tomba sur le camp ennemi, mit les défenseurs en complète déroute, les poursuivit jusqu'aux puits de Kert et revint avec de nombreuses prises.

Le 14 janvier, la colonne entra à Laghouat.

Sur la demande du général Deligny, la colonne mobile quitta son camp du Ras-el-Aïoun le 20 janvier et fit une nouvelle pointe sur l'Oued-Zergoun, au cours de laquelle le goum des Larbâa razza les Chambâ de Metlili, à quelques lieues au sud d'El-Menia.

Menacé par les colonnes Deligny et Margueritte, Si-Mohammed se replia dans la direction de l'Ouest, et vint camper au pied du Garet-Sidi-Ech-Cheikh, près des ksours ruinés de Benoud. Le 4 février, le général Deligny se porta dans cette direction avec trois escadrons de cavalerie régulière, commandés par le chef d'escadron de Gallifet et huit cents chevaux des goums.

Vers dix heures du matin, il arriva en vue du camp ennemi. Gardant ses escadrons en réserve, il lança les goums à la charge. Une furieuse mêlée s'engagea ; Si-Mohammed tomba bientôt mortellement blessé et fut emporté par les siens.

La panique s'empara alors des dissidents, qui s'enfuirent abandonnant leurs tentes et leurs troupeaux. Le butin fut immense. Avant de mourir, Si-Mohammed fit reconnaître comme chef par les principaux des dissidents son jeune frère Si-Ahmed-ben-Hamza.

Si-Lala était à Ouargla avec Ben-Nacer-ben-Chora, lorsqu'il apprit la mort de son neveu ; il partit aussitôt pour rejoindre Si-Ahmed ; mais attaqué à Hassi-bou-Rouba par le goum des Larbâa, il fut complètement battu et ne parvint que difficilement à gagner l'Oued-Gharbi, où se trouvait Si-Ahmed. Découragés par cette défaite, les Saïd-Atba, les Mekhalif et les Beni-M'zab firent leur soumission ; le colonel Margueritte rentra à Laghouat.

Dans les premiers jours de mars, Si-Lala s'avança de nouveau vers le Djebel-Amour ; le colonel de Colomb marcha à sa rencontre avec la colonne de Géryville (25 mars), l'attaqua près de Chellala, le battit plusieurs fois et le força à se replier précipitamment vers le Sud-Ouest.

Le 2 avril, le colonel Margueritte avait également quitté Laghouat, dans le but de tomber sur les troupeaux des dissidents et de faciliter, par cette diversion,

les opérations de la colonne de Géryville. Le 5 avril, il fut rejoint à El-Haouita par un goum de douze cents cavaliers, sous les ordres de Si-Belkacem-bel-Arch. Le 12, la colonne arriva au ksar de Si-El-Hadj-Ed-Din, sur l'Oued-Segguer, après être passé aux puits de l'Oued-Guimen, à Tadjerouna, El-Maïa, El-Meguerchi et Kert. Les goums, envoyés en reconnaissance, poussèrent hardiment jusqu'à quatre-vingts kilomètres et eurent la bonne fortune de rencontrer une émigration de dissidents sur laquelle ils firent un butin considérable.

La colonne rentra à Laghouat, le 26 avril.

A la fin de mars, les Harazlia et les derniers dissidents de la province d'Alger firent leur soumission et vinrent camper sous les murs de Laghouat.

Jugeant l'insurrection étouffée, le colonel Margueritte, qui était en campagne depuis le 22 août 1862, date de son départ pour le Mexique, s'empressa de demander un congé et quitta Laghouat, le 21 juin 1865. Le lieutenant-colonel de Sonis le remplaça.

La colonne mobile était alors campée au nord de l'oasis, au pied du versant méridional du Ras-el-Aïoun, au point appelé actuellement le « Vieux-Camp ».

« Ne pouvant songer, faute de bois, à se construire des baraques, écrivait un officier de la colonne (1), nos soldats ont pétri du sable avec l'eau du ruisseau, fabriqué des briques qu'ils ont fait cuire au soleil, à la mode du pays, et en un clin d'œil, une multitude de gourbis, de formes variées et pittoresques, se sont élevés. Chacun dans ses maçonneries suivait sa fantaisie : celui-ci bâtissait un châlet, celui-là un panthéon, l'un se creusait un terrier, l'autre se dressait une tour ; on vit surgir des petits alcazars, des minarets, des casemates, des huttes sauvages. L'art gothique fraternisa avec l'architecture sarrasine, il naquit des ordres nouveaux.

(1) M. Charles Lagarde.

» On a tiré parti de tout, on a fabriqué des portes et des fenêtres avec des caisses de biscuit, des ferrures avec des cercles de tonneaux ; on a fait des vérandas avec des roseaux, des contre-vent avec des joncs et de l'alfa. Chaque corps de troupe a son emplacement, ses rues, ses petits monuments habités par les officiers. Le camp est très sain, d'une remarquable propreté, il y règne une grande animation et presque une fraîcheur relative dans les appartements, autour desquels les gazelles, apprivoisées par le soldat, jouent avec lui et bondissent comme des balles élastiques sur leurs fines jambes d'acier. »

Au mois d'août 1865, les deux fils de Tedjini voulant s'affranchir de la tutelle du caïd Si-Rian, demandèrent la remise de ses comptes de gestion ; soutenus par la plupart des habitants d'Aïn-Madhi et par Ben-Nacer-ben-Salem, frère de Cheikh-Ali, ils portèrent leur réclamation au général commandant la subdivision de Médéa et obtinrent gain de cause. Si-Ahmed devint le chef de la zaouïa d'Aïn-Madhi et, pour enlever à Si-Rian tout esprit de retour, lui acheta les propriétés qu'il possédait dans ce ksar. Si-Rian se retira à Laghouat avec sa famille.

A son arrivée à Laghouat, le lieutenant-colonel de Sonis eut à s'occuper de l'équipage de chameaux.

Le gouverneur général avait sanctionné tout récemment la création faite par le colonel Margueritte ; mais le nombre de chameaux de l'équipage était insuffisant pour les besoins de la colonne. En effet, depuis qu'elle avait pour objectif les oasis et les ksours des Oulad-Sidi-Cheikh, elle était forcée de se munir d'un fort équipage d'eau, et ne pouvait se mettre en mouvement sans avoir avec elle un convoi de dix-huit cents chameaux environ ; il fallait recourir aux réquisitions non payées, qui imposaient de très lourdes charges aux tribus.

Instruit par l'expérience de ses prédécesseurs, le

lieutenant-colonel de Sonis poursuivit avec beaucoup de suite la réorganisation d'un équipage attaché à la colonne mobile du Sud, réorganisation basée sur un nouveau mode d'administration.

Mais il rencontra au début une opposition sourde de la part de l'administration de l'armée. En effet, le convoi de la colonne Margueritte était placé sous le commandement et la direction du chef du bureau arabe de Laghouat. Or, au moment où le colonel de Sonis vint prendre le commandement de la colonne, des propos très malveillants avaient été tenus par le sous-intendant de Laghouat sur l'administration du convoi, et ce fonctionnaire en avait même réclamé l'administration directe, comme étant un convoi auxiliaire de la colonne. Sur cette réclamation, le lieutenant-colonel de Sonis fit remettre aux services administratifs, le 30 septembre 1865, l'équipage fort de 1,086 chameaux.

Mais en même temps il adressait au gouverneur général des propositions pour sa réorganisation. La réponse se fit attendre, et la colonne de Laghouat dut participer aux opérations des troupes d'Oran.

Au mois d'octobre 1865, chargé de conduire un convoi à Géryville, le lieutenant-colonel de Sonis partit avec une colonne composée du 2^e bataillon de chasseurs à pied, d'un bataillon du 1^{er} zouaves, d'un escadron du 4^e chasseurs à cheval, d'un peloton de spahis et d'une section d'artillerie. Les services administratifs ne purent fournir, pour les transports, que six cents chameaux de la smala ; on fut forcé d'en requérir douze cents dans les tribus.

La colonne parcourut le Sud du Djebel-Amour et poussa jusqu'à Si-El-Hadj-Ed-Din, pour couper la route de l'Est aux dissidents poursuivis par les colonnes de Colomb et Lacretelle. Le 3 décembre, elle razza radicalement une fraction des Oulad-Zian à Béïga, sur la rive gauche de l'Oued-Segguer.

Rentrée à Laghouat, le 3 décembre, elle en repartit

aussitôt pour Metlili, où se trouvaient Si-Lala et les Chambâ. Le 9 janvier 1866, la colonne était à Metlili, que les dissidents avaient évacué à son approche.

Le lendemain, au point du jour, le lieutenant-colonel lança son goum en reconnaissance, sous la conduite du capitaine Le Roux, chef du bureau arabe de Laghouat.

A quelques kilomètres de Metlili, le goum atteignit les Chambâ, qui, pour protéger la retraite de leurs troupeaux, occupèrent une ligne de collines rocheuses ; aux sommations du capitaine Le Roux, ils répondirent par des coups de fusil, et il fallut recourir à la force.

Mais, mal secondé par ses cavaliers indigènes, le capitaine Le Roux échoua dans une première attaque, et dut attendre l'arrivée de la cavalerie régulière et de deux compagnies d'infanterie. Les positions ennemies furent bientôt enlevées et les dissidents, chargés pendant leur retraite dans le lit de l'Oued-Sebseb, furent mis en complète déroute. On fit un butin considérable.

La colonne séjourna à Metlili du 9 au 11 janvier, et rentra à Laghouat le 28.

Quelques semaines plus tard, Si-Ahmed, soutenu par de nombreux fantassins marocains, marcha sur Géryville et attaqua, le 16 mars, à Ben-Attab, le colonel de Colomb. La lutte fut des plus vives et nos troupes n'échappèrent à un désastre que grâce à l'énergie de leur chef. Toutefois, le succès fut chèrement payé ; quarante-deux hommes, dont un officier, furent tués et cinquante-quatre blessés.

Après cette affaire, le marabout Si-Ahmed se retira vers le Sud. Pour empêcher sa jonction avec Ben-Nacer-ben-Chora, qui tenait toujours la campagne au M'zab, le lieutenant-colonel de Sonis quitta Laghouat, le 25 mars, avec deux bataillons d'infanterie (1^{er} zouaves et 12^e chasseurs à pied), quatre escadrons de cavalerie, une section d'artillerie et neuf cents chevaux des goums, en tout deux mille sept cents hommes. Le convoi comprenait dix-neuf cents chameaux, dont cent cinquante seulement

appartenaient à l'équipage. La colonne passa à Tadjerouna et descendit ensuite l'Oued-Zergoun. A Thir-el-Habchi, le 31 mars, on apprit que Si-Lala était campé sur l'Oued-Gharbi.

Pour éviter de lui donner l'éveil, le lieutenant-colonel de Sonis lança aussitôt un goum dans la direction du M'zab, avec ordre de répandre le bruit de l'arrivée de la colonne, puis, l'effet produit, de rejoindre celle-ci le plus rapidement possible. Pour laisser à cette fausse nouvelle le temps de se répandre, la colonne resta trois jours à Thir-el-Habchi.

Le 3 avril, elle marcha sur l'Oued-Segguer, dans la direction de Si-el-Hadj-Ed-Din. Le 14, elle fut rejointe en ce point par le goum et apprit que Si-Lala était toujours campé sur l'Oued-Gharbi, près des redirs de Bou-Aroua. Le lieutenant-colonel de Sonis laissa ses bagages au ksar de Si-el-Hadj-Ed-Din, sous la garde d'une compagnie de chasseurs à pied et partit aussitôt avec la cavalerie, trois compagnies de zouaves, le goum et un convoi d'eau ; l'infanterie et l'artillerie le suivirent à distance avec le convoi de vivres et de munitions.

La marche fut rendue extrêmement pénible par la privation d'eau, et quand la colonne légère arriva, le 18, à Bou-Aroua, que les dissidents venaient de quitter, il fut impossible de pousser plus loin sans prendre de repos. Le goum des Larbâa seul continua la poursuite et atteignit les dissidents le 19. Il leur tua quelques hommes, fit de nombreuses prises et les mena battant jusqu'à Ras-el-Meharoug. Le 22 avril, il rejoignit la colonne au camp de Mengoub, sur l'Oued-el-Benoud, et rendit compte de son succès.

Le lieutenant-colonel de Sonis résolut alors de se porter à Ras-el-Meharoug pour rejeter vers l'Ouest les bandes insurgées. Le 22, au soir, la colonne se remit en route, mais l'infanterie, montée sur des chameaux, ne comprenait plus que deux compagnies, l'une de zouaves, l'autre de chasseurs à pied.

Le 23, à six heures du soir, la colonne arriva à Ras-el-Meharoug. Si-Lala en était parti le matin même, et avait pris la direction de l'Ouest pour gagner l'Oued-En-Namous. La provision d'eau de la colonne était presque épuisée; il fallut revenir sur ses pas. Le goum seul continua la poursuite, et, le 25 avril, atteignit Si-Lala vers Garet-el-Guefoul, sur l'Oued-En-Namous.

Bien que surpris, Si-Lala put s'échapper; sa tente, son trésor, ses bagages particuliers, quatre cent cinquante chameaux et de nombreux moutons tombèrent entre les mains des Larbâa.

Le lieutenant-colonel de Sonis n'avait plus, dès lors, d'agglomérations ennemies importantes à sa proximité; en ruinant les rebelles par des razzias répétées, en les poursuivant plus avant dans le désert, il les avait mis pour longtemps dans l'impossibilité de nuire.

Si-Ahmed et Si-Zoubir, son oncle, s'étaient retirés sur la frontière du Maroc; Si-Lala et Ben-Nacer étaient à El-Goléa. Ben-Nacer, impatient de reprendre la lutte, se rendit à Insalah, espérant recruter des partisans au Touat et chez les Touaregs; mais El-Hadj-Akhenoucken et Cheikh-Othman, nos alliés, le contraignirent à quitter le pays. Il se retira à Nefzioua, dans le Sud de la Tunisie, pour y attendre les événements.

Si-Lala resta à El-Goléa, guettant l'occasion de rentrer au M'zab, d'où ses principaux partisans avaient été chassés.

Le 8 mai, le lieutenant-colonel de Sonis rentra à Laghouat.

Les différentes sorties de la colonne, depuis le mois d'octobre 1865, avaient prouvé combien la direction et la surveillance de l'équipage de chameaux étaient chose difficile pour les services administratifs. Bien que, lors du ravitaillement de Géryville, en octobre 1865, le lieutenant-colonel de Sonis n'eût emmené avec lui que six cents chameaux de la smala, que dans sa marche sur

Si-el-Hadj-Ed-Din, du 22 octobre au 31 décembre 1865, il n'en eût que quatre cents, et cent seulement dans la récente expédition sur l'Oued-Gharbi (tous les autres chameaux étaient fournis par les réquisitions), il constata, le 9 mai 1866, qu'il ne restait plus que deux cent vingt-sept chameaux à l'équipage.

Or, le 10 avril 1866, le gouverneur général, approuvant les propositions qui lui avaient été faites en octobre 1865, donna l'ordre de constituer définitivement l'équipage et de le rattacher aux centimes additionnels. Le commandant supérieur fut donc forcé de rendre compte qu'il ne restait plus que deux cent vingt-sept chameaux à l'effectif, non compris cinq cents chameaux environ provenant de la dernière razzia de Metlili.

Bien qu'aucun procès-verbal de perte n'eût été établi depuis que l'intendance avait pris la direction de ce service, le lieutenant-colonel de Sonis prouva cependant très facilement que cette réduction considérable de l'effectif de l'équipage provenait non des pertes subies en expédition, mais bien d'une gestion défectueuse; car, se doutant de ce qui allait arriver, il avait eu soin de faire faire, par le chef du bureau arabe de Laghouat, des situations d'effectif chaque fois que les chameaux de la smala étaient employés à la colonne.

Pour liquider la situation, il dut vaincre l'hostilité de l'intendance, qui fit traîner la question en longueur, et ce fut en poursuivant le paiement par l'État des réquisitions faites en 1866, dans les tribus (lesquelles lui abandonnèrent cet argent pour être enfin débarrassées des réquisitions), qu'il parvint à constituer définitivement l'équipage avec approbation de l'autorité supérieure (29 novembre 1866).

Les sokhars furent licenciés et remplacés par vingt-six tirailleurs et un détachement de spahis pris dans l'escadron de Laghouat.

Le lieutenant-colonel trouvait que le bât arabe, dont on faisait usage, avait de graves inconvénients au point

de vue de la conservation en bon état des flancs de l'animal. Il imagina un modèle de bât analogue à celui employé pour les mulets du train, en tenant compte, bien entendu, de la forme particulière du dos du chameau. L'avantage particulier de ce bât, dont les panneaux en bois étaient naturellement rigides, consistait surtout dans la facilité d'accrocher avec des chaînettes les tonnelets de l'équipage d'eau ; ceux-ci, portant sur le bât en bois, ne blessaient pas les flancs de l'animal ; le chargement était d'ailleurs beaucoup plus commode. Mais bien que les bâts fussent rembourrés, ils ne s'adaptaient pas à la bosse du chameau comme le bât arabe, et il fallait à chaque instant les rembourrer de nouveau. A la suite d'expériences qui parurent concluantes, la fabrication de ces bâts fut suspendue, et on en revint au bât arabe.

C'est alors que l'administration de la guerre proposa la transformation de l'équipage de chameaux en une compagnie auxiliaire du train, dirigée par des cadres français et placée sous la dépendance des services administratifs. Cette demande fut repoussée, et le lieutenant-colonel de Sonis obtint définitivement gain de cause. En juillet 1867, la composition du personnel et le mode d'administration de l'équipage furent définitivement arrêtés. La direction en fut confiée à un des officiers du bureau arabe de Laghouat, qui eut sous ses ordres un bachamar, maréchal des logis indigène de spahis, deux brigadiers indigènes, vingt spahis et cent tirailleurs chameliers, appartenant au 1^{er} régiment.

Ce cadre était calculé sur les bases d'un effectif de deux mille chameaux, de telle sorte qu'il y avait un spahi pour cent chameaux, et un tirailleur pour vingt animaux ; on pouvait encadrer un nombre de sokhars requis, tel qu'il y en eût un pour quatre chameaux. Les spahis étaient surtout chargés de la garde du convoi au pâturage, en route et en station, les tirailleurs de la surveillance des chameliers requis pour le chargement

des animaux et de la marche du convoi. Les tirailleurs furent recrutés dans les tribus du Sud; on engagea même des hommes mariés qui habitèrent avec leur famille à la smala de l'équipage, ce qui offrit l'avantage de trouver, au moment du départ, des chameliers auxiliaires parmi les parents de ces tirailleurs.

L'équipage était placé sous la surveillance d'un conseil d'administration composé de quatre membres :

Le commandant du cercle, président.

Le commandant de place de Laghouat, membre.

Le receveur des contributions diverses, trésorier.

Le chef du bureau arabe de Laghouat, secrétaire.

L'équipage avait un budget spécial, présenté par le conseil d'administration, dont les recettes, ainsi que les dépenses, se fondaient en deux articles dans le budget des centimes additionnels de la subdivision de Médéa. La comptabilité de l'équipage était d'une grande simplicité.

Cette création du lieutenant-colonel de Sonis fut bientôt en butte à de nombreuses critiques. Les uns attaquèrent le système de comptabilité, d'autres blâmèrent la création elle-même, d'autres, enfin, trouvèrent que l'équipage était beaucoup trop à la disposition du commandant supérieur et pas assez à celle des services administratifs.

En 1869 même, l'intendant de la division d'Alger demanda que l'équipage fût mis à la disposition des services administratifs, sur une simple demande du fonctionnaire de l'intendance de Laghouat attaché à la colonne mobile, qui, une fois la réquisition faite, aurait la direction et la surveillance de l'équipage.

Dans ces conditions, il était difficile au commandant de la colonne de composer le convoi, d'après les besoins du moment. C'est ce que fit ressortir le lieutenant-colonel de Sonis dans son rapport; l'autorité supérieure se rangea à son avis, et répondit à la demande de l'intendance par une fin de non-recevoir.

III

Au mois de janvier 1867, une grande agitation se produisit au M'zab et, le 15 janvier, les deux sofs Chergui et Gharbi, qui divisaient cette région, en vinrent aux mains dans les rues de Ghardaïa. La lutte fut acharnée et coûta la vie à soixante-dix personnes environ.

Le lieutenant-colonel de Sonis manda à Laghouat les djemâa et les principaux chefs, punit d'amendes sévères les coupables et parvint à rétablir l'ordre.

La plus grande tranquillité ne cessa de régner pendant le reste de l'année. Le 6 novembre 1868, la ville et l'oasis de Laghouat furent érigées en commune mixte, avec le commandant supérieur pour maire, et des revenus analogues à ceux des communes ordinaires. La commune mixte fonctionna à partir du 1^{er} janvier 1869 et eut une administration et un budget complètement distincts de ceux du cercle, qui fut constitué en commune subdivisionnaire.

Dans le courant d'octobre 1868, on apprit la mort, à Tafilalet, de Si-Ahmed-ben-Hamza, de son frère Ed-Din et de la mère de Si-Hamza.

On prétendit qu'ils avaient été enlevés par le choléra, mais il paraît plus probable qu'ils moururent empoisonnés. Le chef de la maison de Sidi-Cheikh et l'héritier légitime du pouvoir religieux de cette famille était un enfant, Si-Hamza-ben-Bou-Beker, petit-fils de Si-Hamza, né en 1859. Ce fut son oncle, Si-Kaddour, cinquième fils de Si-Hamza, qui s'empara du pouvoir et se posa en chef de l'insurrection; il garda avec lui son jeune neveu Si-Hamza.

On apprit en même temps que Si-Lala avait quitté les environs d'El-Goléa pour faire sa jonction avec Si-Kaddour et tenter un nouveau mouvement vers le Nord.

L'ordre fut aussitôt donné aux Larbâa et aux Oulad-Naïl, alors dans les pâturages du Sud, de se rassembler

et de gagner l'Oued-M'zi. Tout fut préparé pour une sortie éventuelle de la colonne. Mais à la fin de novembre, les nouvelles devinrent plus rassurantes, et les tribus reprirent leurs emplacements dans le Sud.

Mais dans les premiers jours de janvier 1869, des bruits vagues, démentis d'ailleurs aussitôt que produits, annoncèrent un mouvement des dissidents vers le Nord et les préparatifs faits par Si-Kaddour et Si-Lala pour tenter un coup de main sur les Larbâa.

Le 21 janvier, ces bruits furent confirmés par Slimanben-Messaoud, caïd des Chambâ. Ordre fut immédiatement donné aux Larbâa de se replier sur l'Oued-M'zi, en laissant leur maghzen en position à Tilghemt. Le goum des Oulad-Naïl fut également convoqué et, dès le 27 janvier, la colonne mobile de Laghouat fit ses préparatifs de départ.

Le 28, on apprit par une dépêche du gouverneur général, que les dissidents avaient envahi le Djebel-Amour, battu et mis en fuite les cavaliers de l'agha Ed-Din.

Les colonnes de Géryville, Tiaret, Téniet, Boghar et Laghouat furent mobilisées et les ordres donnés pour leur mise immédiate en mouvement et leur action combinée sur le Djebel-Amour. Les travailleurs du poste de Mokhta-el-Oust rentrèrent à Laghouat et les caravan-sérails furent mis en état de défense.

Le chef du maghzen des Larbâa, Lakhdar-ben-Mohammed, fils de l'ancien caïd des Maamra, partit de suite en reconnaissance à Tadjerouna, accompagné seulement des deux caïds, Aïssa-ben-Naïdja et Kaddour-ben-Bou-Beker, et de deux cavaliers. A El-Haouïta, il rallia vingt-trois cavaliers du maghzen et arriva à Tadjerouna, le 29 au soir. Il envoya aussitôt des éclaireurs dans différentes directions, surtout vers le Sud et l'Ouest, et constata que l'ennemi n'avait pas encore paru. Le 30, à une heure de l'après-midi, la colonne mobile quitta Laghouat et alla camper à Recheg, sur la rive gauche de l'Oued-M'zi, à vingt-quatre kilomètres de Laghouat.

La composition de la colonne était la suivante :

DÉSIGNATION DES CORPS	OFFICIERS	TROUPE	CHEVAUX	MULETS	CHAMEAUX
État-major de la colonne	6	2	8	»	»
2 ^e Bataillon d'infanterie légère d'Afrique (une compagnie).	2	142	»	»	»
1 ^{er} Tirailleurs algériens (2 ^e bataillon)	18	475	5	»	»
2 ^e Génie	»	11	»	11	»
3 ^e d'artillerie (deux bouches à feu de 4 de montagne rayé)	1	59	9	32	»
1 ^{er} Chasseurs d'Afrique (1 ^{er} escadron)	5	90	103	»	»
1 ^{er} Spahis (1 ^{er} escadron)	4	64	68	»	»
2 ^e Escadron du train des équipages	2	41	8	52	»
Ambulance	2	10	»	»	»
Administration	1	6	1	»	»
Maghzen et goum des Larbâa	»	31	31	»	»
Équipage de chameaux. {	Spahis	»	10	»	860
	Tirailleurs	»	50	»	
	Chameliers auxiliaires	»	165	»	
TOTAUX.	41	1.156	243	95	860

Cette colonne était numériquement très faible et disposait de bien peu d'éclaireurs arabes, les goums ne l'ayant pas encore rejointe. « En outre, je n'avais, écrivait le lieutenant-colonel de Sonis, ni chef de bureau arabe, ni officier d'ordonnance, ni chef d'état-major, et pas un seul officier supérieur dans ma colonne. Je venais de recevoir pour chef de bureau arabe un jeune lieutenant qui n'avait jamais vu le Sud, excellent garçon du reste. Les adjoints étaient aussi nouveaux que lui et ne savaient pas un mot d'arabe. Voilà dans quelles conditions je parlais pour me trouver en face des trois marabouts réunis. »

C'est au camp de Recheg que le lieutenant-colonel de

Sonis eut des nouvelles de l'ennemi, et apprit que les dissidents occupaient le défilé de l'Oued-Er-Reddad, où passe la route d'El-Richa à Aïn-Madhi.

« Si-Ahmed-Tedjini, dit-il dans son rapport, m'avait déjà annoncé que des coureurs avaient paru dans la plaine, qu'ils avaient enlevé ses troupeaux et plusieurs groupes de chameaux ; qu'aidés de quelques cavaliers des Larbâa, la population avait repris les moutons, mais non les chameaux. Si-Ahmed ajoutait qu'il manquait de poudre et il me demandait des cartouches. Cette demande de munitions m'étonna d'autant plus que je l'en avais pourvu tout récemment.

» Je fis dire aux marabouts de tenir, ce qui leur était facile, grâce à leurs murailles. Je leur annonçai que je campais dans les environs, puisque j'étais à Reheg, que je me mettais en route le lendemain et que je barrais le passage à l'ennemi. En même temps je leur annonçai l'envoi d'un convoi de poudre, bien qu'il me parût difficile qu'ils en manquassent réellement. »

Le convoi fut escorté par l'escadron de chasseurs d'Afrique ; mais, arrivé à Tadjerouna, il reçut l'ordre de rejoindre immédiatement la colonne ; le lieutenant-colonel n'avait aucune confiance dans le dire de Si-Ahmed-Tedjini, et redoutait une trahison.

Le 31, la colonne marcha dans la direction d'Aïn-Madhi, laissant à Reheg l'escadron de spahis pour attendre un convoi de munitions qui venait de Laghouat. En arrivant à la hauteur du Guern-el-Haouïta, on apprit que le ksar El-Haouïta était investi par un goum ennemi, auquel les habitants avaient fermé leurs portes.

« Je ne pouvais dans cet état de choses, rapporte le lieutenant-colonel de Sonis, continuer à marcher en laissant sur mes derrières et aussi près de moi un ennemi qui, après avoir fait grand mal à un de nos ksours, pouvait inquiéter les escadrons de nos convois. Suspendant la marche à l'endroit où je me trouvais, appelé Mderreg-Marrou, j'y installai mon bivouac. Puis,

après avoir pris mes dispositions pour la défense du camp, je montai à cheval avec la cavalerie qui venait de rejoindre et partis pour aller faire une reconnaissance.

» On venait de voir un parti d'une trentaine de cavaliers sortir d'Aïn-Madhi à bride abattue, et se diriger, croyait-on, sur El-Haouita. Je me portai à leur rencontre en dérobant mon mouvement, afin de les surprendre.

» On avançait en silence et avec précaution, les cavaliers cheminant à couvert au pied des accidents du terrain; j'allais me trouver en face du goum signalé, et déjà nous étions lancés à la charge contre lui, près de l'aborder, lorsque soudain j'arrêtai la marche. Je venais de reconnaître nos troupes; c'étaient les Larbâa commandés par Lakhdar. J'eus bien juste le temps d'empêcher le feu de nos cavaliers, auxquels heureusement j'avais donné l'ordre de ne tirer qu'à bout portant.»

Lakhdar rendit compte de sa mission. Ce même jour, 31 janvier, il avait quitté Tadjerouna et se dirigeait vers Aïn-Madhi, lorsqu'il aperçut autour de ce ksar une foule considérable.

Croyant que c'était la colonne de Laghouat, il continua sa marche, mais arrivé à un kilomètre du ksar, il reconnut les dissidents; il poussa néanmoins en avant, espérant se jeter dans Aïn-Madhi et aider Si-Ahmed-Tedjini et son frère à résister à l'ennemi. Arrivé aux portes du ksar, il apprit que ces deux marabouts avaient fait leur soumission à Si-Lala et l'avaient reçu dans leurs murs. A cette nouvelle, Lakhdar et ses cavaliers partirent au galop pour échapper à l'ennemi, qui, revenu de sa surprise, les poursuivit pendant quelque temps.

« La nouvelle de la trahison des marabouts me parut très-grave (1). Si-Ahmed-Tedjini n'ignorait pas cependant que j'étais tout près de lui et que ma colonne allait dégager sa situation. Il avait de la poudre, contraire-

(1) Rapport du lieutenant-colonel de Sonis.

ment à ce qu'il m'avait affirmé, et les murailles d'Aïn-Madhi lui permettaient d'attendre en toute sécurité l'issue des événements.

» Rentré immédiatement au camp avec mes escadrons et le petit goum des Larbâa, je réunis les officiers pour leur faire part de cet état de choses; je leur demandai d'y faire face en déployant toute l'énergie possible. Je ne puis me rappeler sans émotion ce que me dit alors le goum des Larbâa, commandé par Lakhdar. De retour de la reconnaissance, dans laquelle ils avaient pu mesurer de l'œil les forces de l'ennemi, ces braves gens m'entourèrent et me serrant la main : « Demain, me dirent-ils, nous mourrons à côté de toi ! »

» Je m'attendais à une attaque de nuit. Cette nuit du 31 janvier au 1^{er} février fut pleine d'inquiétude et de travaux. Je fis entourer mes grand'gardes d'un retranchement fait à la hâte; je les engageai à tenir bon et pris mes dispositions pour les appuyer au replier, si besoin était. Comme je redoutais beaucoup le désordre que les chameaux et chameliers auxiliaires de l'équipage pourraient produire dans le camp au cas d'une attaque nocturne, je fis coucher et lier fortement toutes les bêtes, et j'ordonnai aux chameliers, gens fort tumultueux et mal disciplinés, de se coucher eux-mêmes à côté de leurs animaux, en ayant soin d'observer le plus profond silence. Enfin, nous nous disposâmes à recevoir l'ennemi de notre mieux. »

Dans la soirée, Si-Ahmed-Tedjini envoya au commandant de la colonne un émissaire chargé d'excuser sa conduite et de lui dire qu'il avait fait sa soumission à Si-Lala dans la crainte de voir ses jardins ravagés, ses arbres coupés et ses troupeaux enlevés.

« Dis à ton maître, répondit le lieutenant-colonel, qu'étant Français, il sera considéré comme traître à sa patrie. Tout ce que je pourrai faire sera de tenir compte de sa situation en face de forces supérieures. Dis-lui que je regrette qu'au lieu de s'inspirer de la peur, il ne

se soit pas inspiré du souvenir de son père, lequel, ayant eu les forces d'Abdelkader si longtemps à ses portes, avait constamment refusé de se rendre. Dis-lui que demain matin la colonne de Laghouat se mettra en route, qu'avec l'aide de Dieu elle culbutera l'ennemi et campera sur le terrain d'où elle l'aura chassé. Dis-lui que si j'ai à lui donner un conseil, c'est qu'il rachète sa faute par une conduite tout autre, me réservant de le traiter ensuite en conséquence. »

On sut d'ailleurs plus tard que les marabouts d'Aïn-Madhi avaient spontanément reçu Si-Lala dans leur ksar ; que les dissidents leur avaient rendu les chameaux enlevés le 27 et que Si-Ahmed avait visité, en compagnie de Si-Lala, les khouans de l'ordre de Tedjini qui avaient rallié les Oulad-Sidi-Cheikh. A l'annonce de l'approche de la colonne, Si-Lala et Si-Kaddour rappelèrent tous leurs contingents dispersés dans le Djebel-Amour, afin de livrer bataille devant Aïn-Madhi et réunirent en quelques heures 3,000 cavaliers et un millier de fantassins. Sans se laisser intimider par cette supériorité numérique, le lieutenant-colonel de Sonis résolut de marcher à l'ennemi, comptant beaucoup sur la discipline de ses troupes et sur la puissance redoutable du fusil Chassepot, qui allait paraître pour la première fois sur un champ de bataille en Algérie.

Pour éviter toute surprise et offrir une plus grande résistance à la cavalerie ennemie, il adopta, pour la marche du 1^{er} février, les dispositions suivantes. La colonne marcha en carré, la première face occupée par la compagnie du 2^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, les trois autres faces par le bataillon de tirailleurs. L'infanterie fut répartie sur les faces du carré par demi-sections, de façon à présenter des groupes maniables, faciles à commander et dont les feux pouvaient converger au besoin sur les points les plus menacés. Les compagnies des première et quatrième faces marchèrent en ligne déployée ; les autres par demi-sections

en ligne, échelonnées les unes derrière les autres et prêtes à faire à droite ou à gauche pour se trouver face à l'ennemi. Dans l'intérieur du carré, une petite colonne, dite colonne du centre, fut formée par la section d'artillerie, le détachement du génie, l'ambulance et le train des équipages. Une section de tirailleurs, intercalée au milieu de la première face et marchant en tête de la colonne du centre, fut chargée, avec le petit détachement du génie, de la garde de l'artillerie et des munitions.

La cavalerie, en colonne par demi-pelotons, fut placée à l'intérieur du carré, parallèlement aux deuxième et troisième faces, l'escadron du 1^{er} chasseurs d'Afrique près la troisième face, celui du 1^{er} spahis près la deuxième.

La cavalerie devait combattre à pied et combler les vides qui pourraient se produire sur les différentes faces; toutefois si les dissidents parvenaient à pénétrer dans le carré, les cavaliers devaient monter à cheval et fondre sur l'ennemi. Quant au convoi, il fut placé à l'intérieur du carré, les animaux serrés les uns sur les autres pour occuper le moins de place possible. Le plus grand silence fut prescrit, et les chameliers auxiliaires menacés d'être mis à mort s'ils se laissaient aller au moindre désordre.

« La colonne ainsi formée devait être une forteresse marchant lentement, mais à coup sûr, et ne devait s'arrêter que sur l'emplacement du bivouac de l'ennemi (1). Nous devions suppléer au nombre par la tactique et la solidité, nous bornant d'abord à un combat défensif dans lequel la cavalerie aussi bien que l'infanterie devait agir par son feu, mais savamment ménagé. Tous étaient armés de chassepots, arme nouvelle et inconnue des dissidents.

» Après une heure environ de marche, nos éclaireurs

(1) Rapport spécial du lieutenant-colonel de Sonis.

signalèrent la sortie de l'ennemi hors du camp. Il arrivait en lignes rangées, et nous pûmes bientôt entendre le bruit des pas de son infanterie. En ce moment, nous nous trouvions engagés dans une vallée profonde, sorte de cuvette bordée de tous côtés par des collines rocheuses. La seule issue facile était un col large de cinquante à soixante mètres, qui sert habituellement de passage aux caravanes ; mais l'ennemi en avait déjà pris possession ; en effet, nous pûmes distinguer bientôt une trentaine de cavaliers qui en couronnaient le sommet, tandis que les forces ennemies, massées derrière la montagne, nous attendaient au passage.

» Je vis le péril dans toute son horreur ; il m'était facile de prévoir qu'arrivés à une centaine de mètres du col, nous recevions une décharge à bout portant, tandis que l'ennemi, se dérobant rapidement à notre feu, nous disputerait le terrain et, grâce à l'avantage de la position, annulerait la supériorité de nos armes et nous ferait beaucoup de mal.

» Sur notre droite se trouvait une autre vallée, très large et aussi basse que celle où nous cheminions, mais séparée de nous par des collines rocailleuses et très raides. Là pouvait être le salut, mais il fallait y arriver sans être coupé et en gagnant de vitesse sur l'ennemi.

» Donnant le change à celui-ci, je continuai à faire prononcer ma direction à gauche comme pour nous engager décidément dans le col, où il nous attendait. Mais en même temps, réunissant tous les chefs de détachement, j'ordonnai qu'aussitôt qu'à un signal de moi les tambours et les clairons sonneraient la charge, tout le monde fît à droite sur la colline indiquée, l'escaladât au pas de course et s'y établît promptement et définitivement.

» Nous étions environ à soixante mètres de l'ennemi, qui, nous voyant à sa portée, poussa un hurra de triomphe ; il croyait nous tenir. Je fis sonner la charge. A ce signal soudain, la colonne tourne à droite et le

mouvement s'exécute avec un ensemble et une rapidité merveilleuse. En quelques minutes, la deuxième face du carré avait couronné les hauteurs, puis les avait dépassées pour se former en bataille sur l'autre versant parallèlement aux crêtes de rochers.

» Les chameaux poussés en avant par la troisième face avaient aussi pris place sur les flancs de la montagne. Ainsi, notre carré se trouvait formé sur les deux pentes de cette chaîne, dans une position très forte, commandant par ses feux les deux vallées situées à droite et à gauche. En outre, le sommet de la chaîne présentait un plateau rocailleux de deux à trois mètres de largeur, ce qui était à la colonne ce que la passerelle est à un vaisseau de guerre.

» Ce plateau très en vue et sur lequel je me plaçai, me rendit très facile le commandement, d'ordinaire fort difficile par un convoi si nombreux. J'y fis venir les deux pièces de montagne. Cependant à cette vue, le premier mouvement de l'ennemi avait été de reculer, puis il alla se former en trois groupes, à quatorze cents mètres de notre position. Je fis mettre en batterie les deux pièces de montagne qui ouvrirent le feu contre lui ; la colonne, de son côté, engagea avec les Arabes une vive fusillade. Il était neuf heures un quart.

» L'ennemi fit d'abord une attaque sur la première face, puis une seconde attaque simultanée sur les trois premières faces, puis enfin réunit ses forces contre la quatrième. Dans ce dernier mouvement, le commandant de la quatrième face ayant fait avancer ses troupes d'une centaine de mètres, pour aller débusquer des fantassins cachés derrière un pli de terrain, son éloignement produisit dans le carré un vide considérable qui, laissant un libre passage à nos chameaux, faillit un instant compromettre notre succès. »

A la vue de ce désordre, l'ennemi accourut et la situation fut un moment très grave, mais les deux pièces de montagne furent amenées rapidement sur le point

menacé, les deux escadrons se jetèrent sur les cavaliers ennemis qui avaient pénétré dans l'espace laissé libre, les mirent en pleine déroute et l'ordre fut rétabli dans le carré.

Une dernière charge exécutée par les dissidents vint, comme les précédentes, se briser sur les faces du carré, et bientôt les cavaliers ennemis découragés battirent en retraite sur Aïn-Madhi, poursuivis par le feu de notre infanterie ; seuls, des fantassins marocains, embusqués derrière les rochers, continuèrent à tirailler contre la quatrième face ; le capitaine Maillard, qui la commandait, lança sur eux une section du 1^{er} tirailleurs, sous les ordres du lieutenant Bergé, mais l'ennemi ne se laissa pas aborder et s'enfuit précipitamment.

A onze heures, le combat était fini ; nous n'avions que deux officiers et neuf hommes blessés, pas un seul mort ; les dissidents, au contraire, avaient fait des pertes considérables, et bien qu'ayant, selon leur habitude, emporté leurs blessés et une partie des morts, ils avaient abandonné soixante-dix cadavres sur le terrain.

C'était une belle victoire, due non seulement à la longue portée des armes et au tir de l'artillerie, mais encore et surtout à la discipline des troupes, au sang-froid et à la sûreté de coup d'œil du lieutenant-colonel de Sonis, qui avait, dans ces circonstances critiques, fait un choix heureux d'une position défensive.

« Ce qu'il y eut de remarquable durant toute cette action, dit-il dans son rapport, ce fut le calme parfait avec lequel chacun remplit son devoir. Le silence le plus complet répondait seul aux hurlements de ces barbares, qui, le matin encore, se promettaient un nouveau massacre comme celui de la troupe du colonel Beauprêtre. »

Ce combat eut lieu en un endroit appelé Oum-el-Debdeb, qui se trouve au nord du Guern-el-Haouïta et à quelques kilomètres au sud-est d'Aïn-Madhi.

La colonne prit immédiatement la route d'Aïn-Madhi, et vers une heure de l'après-midi, s'installa sous les

murs du ksar, à l'emplacement même du bivouac de Si-Lala.

Les deux Tedjini, mandés par le lieutenant-colonel, arrivèrent consternés. Si-Ahmed essaya en vain de justifier sa conduite; quant à Si-el-Bachir, il sollicita et obtint de suivre la colonne dans la poursuite des dissidents, afin de racheter sa faute dans la mesure du possible et peut-être aussi dans l'espoir de séparer sa cause de celle de son frère.

Le commandant supérieur, dans son ignorance des intentions du gouverneur général, ne prit aucune mesure de rigueur contre les marabouts d'Aïn-Madhi, se réservant d'agir quand il aurait reçu des ordres.

Les bagages et la plus grande partie du convoi furent laissés sous bonne garde dans une ferme du caïd Rian, à quelques centaines de mètres d'Aïn-Madhi, et le même jour, vers les quatre heures du soir, la colonne se mit à la poursuite des fuyards. La nécessité d'emmener un équipage d'eau empêcha le lieutenant-colonel de Sonis de monter les fantassins à chameau et de marcher très vite; mais il espérait que le lieutenant-colonel Colonieu arriverait à temps, avec la colonne de Géryville, pour barrer la route aux fuyards et qu'alors il pourrait peut-être les atteindre sur l'Oued-Segguer, vers Si-el-Hadj-Ed-Din.

Le 2 février, au matin, la colonne arriva à Tadjerouna et fut rejointe par le goum des Larbâa, qui, placé sous les ordres de Lakhdar-ben-Mohammed, se porta aussitôt en avant; le 3, la colonne traversa El-Maïa, que les dissidents avaient pillé la veille et alla camper sur l'Oued-Er-Reçan; le 4, après avoir renouvelé sa provision d'eau aux puits d'El-Meguerchi, elle campa en un point appelé El-Laïet, et le 5, elle arriva à Si-el-Hadj-Ed-Din.

Informé par Lakhdar que les dissidents avaient passé la nuit à Brézina, le lieutenant-colonel de Sonis marcha sur ce point, mais Si-Lala et Si-Kaddour, prévenus, s'en-

fuirent vers El-Abiod-Sidi-Cheikh. La colonne de Géryville venait seulement d'atteindre Ressoul et se trouvait dans l'impossibilité de couper la retraite à l'ennemi. Dans ces conditions, une poursuite plus longue était inutile et la colonne de Laghouat retourna à Aïn-Madhi, où elle arriva le 10 février. Si-Ahmed-Tedjini fut arrêté; son frère, Si-el-Bachir, fut autorisé à rester à Aïn-Madhi, dont Si-Rian redevint le caïd; le 12, la colonne rentra à Laghouat.

Le 26 février, le lieutenant-colonel de Sonis fut nommé colonel du 6^e régiment de chasseurs.

L'enquête faite ultérieurement au sujet de ces événements, démontra que la défection des fils de Tedjini était complotée depuis quelque temps déjà et n'était nullement le résultat d'un entraînement provoqué par la présence des marabouts des Oulad-Sidi-Cheikh. Le plan des dissidents était d'utiliser l'influence religieuse des fils de Tedjini pour déterminer la défection des Larbâa et des Oulad-Naïl et de transporter ensuite à Figuig la zaouïa d'Aïn-Madhi.

Plusieurs personnages importants des Larbâa et des Oulad-Naïl étaient dans le secret. Cela nous expliqua pourquoi les goums s'étaient rassemblés si lentement et étaient arrivés trop tard pour pouvoir être utiles.

Si-Ahmed fut dirigé sur Alger et envoyé plus tard à Bordeaux. Dix-huit indigènes, ses confidents ou ses conseillers, furent internés dans le Tell, et des mesures de rigueur furent prises envers tous ceux qui étaient compromis dans cette affaire.

IV

Au mois de mai 1870, l'annexe de Djelfa forma un cercle autonome qui eut sous sa dépendance le bachaghalik des Oulad-Naïl. Au mois d'avril de cette même année, une certaine agitation se manifesta au M'zab et dans les

tribus du Sud. On parlait beaucoup d'un jeune homme, surnommé Bou-Choucha (parce qu'il portait tous ses cheveux), qui se disait fils de Mohammed-ben-Abdallah. Cet aventurier, que l'on appelait déjà le chérif d'Insalah, avait fait son apparition au mois de mars 1869, et avait parcouru les oasis du Tidikelt et du Touat, annonçant partout qu'il était envoyé pour chasser les chrétiens. Il réussit à grouper autour de lui un certain nombre de Touaregs, de Chambâ de Metlili et d'El-Goléa et, en avril 1870, marcha vers le nord, ralliant en route tous les aventuriers du Sahara.

Le caïd de Metlili, Sliman-ben-Messaoud, bien qu'appuyé par les fantassins du M'zab, ne put résister et se retira à Ghardaïa.

Le 10 mai, le chérif vint camper sur l'Oued-Sebseb, non loin de Metlili. Lakhdar-ben-Mohammed se porta aussitôt à sa rencontre avec trois cents cavaliers des Larbâa et des Mekhalif-el-Djorb et, le 12 mai, vers midi, arriva sur l'Oued-Sebseb. Après un court engagement avec un poste qui gardait les puits, il fit boire ses chevaux, puis attaqua l'ennemi. Le chérif, prévenu de son arrivée, s'était placé dans un endroit aux abords difficiles. L'engagement dura de une heure jusqu'à cinq heures du soir; à quatre reprises différentes les charges des Larbâa, dirigées avec une grande vigueur par le caïd Lakhdar, les conduisirent au milieu des ennemis et ils purent voir le chérif de près et l'interpeller à la manière des héros d'Homère; c'était un jeune homme de vingt-trois ans, presque imberbe, vêtu d'une gandoura verte et armé seulement d'un pistolet.

Mais la disproportion des forces était trop grande, le terrain très difficile était peu favorable à l'action de la cavalerie. Les chevaux, harassés de leur longue course et du combat, étaient à bout de forces, et Lakhdar dut, bien malgré lui, renoncer à la lutte; à cinq heures du soir, il reprit le chemin du M'zab et rentra à Laghouat, le 17 au matin. Il avait eu un tué et trois blessés, le

chérif avait une cinquantaine d'hommes hors de combat. A la suite de cette affaire, la plupart des Chambâ l'abandonnèrent, et il se retira à Aoulef, dans le Touat, à vingt-cinq ou trente lieues au sud-ouest d'Insalah.

Nos revers, en 1870, contraignirent le gouverneur général à enlever à la colonne de Laghouat un escadron de chasseurs d'Afrique et un bataillon du 38^e de ligne. Mais grâce à Cheikh-Ali et au caïd Lakhdar, les Beni-Laghouat et les Larbâa restèrent animés des meilleures intentions. Une collecte faite pour nos blessés produisit dans la seule ville de Laghouat trois mille deux cents francs donnés par quatre cents souscripteurs indigènes. On pouvait donc envisager l'avenir avec tranquillité, malgré la faiblesse de la garnison, lorsqu'un incident vint réveiller les haines des partis, qui paraissaient éteintes à jamais.

Le décret du 24 octobre 1870, déclarant tous les israélites citoyens français, avait déjà causé une certaine émotion à Laghouat, quand, le 10 décembre 1870, le conseil municipal eut la fâcheuse idée d'émettre un vote favorable à la transformation de la commune mixte en commune de plein exercice. Cheikh-Ali, chef des Hallaf, et Mouley-Ali (1), chef des Serghin, avaient émis des votes contraires dans la séance du conseil.

Une manifestation dirigée par Cheikh-Ali vint le lendemain, 11 décembre, protester sur la place Randon contre la transformation proposée. La présence en cet endroit des adversaires de Cheikh-Ali amena une scène tumultueuse, dans laquelle Mouley-Ali et plusieurs des siens furent blessés.

Le commandant supérieur traduisit les auteurs du désordre devant la commission disciplinaire de Médéa ; ils furent acquittés. Cette mesure porta le désordre à

(1) Si-Mouley-Ali-ben-Ahmed-ben-Cheikh, descendant du marabout Si-El-Hadj-Aïssa et chef des Serghin, est mort le 30 juillet 1885 et a été remplacé à la tête de son parti par Ahmed-ben-Mouley-Ali, caïd de Ksar-el-Hiran.

son comble. Les Larbâa entrèrent dans la querelle et se divisèrent en deux camps ; Lakhdar prit fait et cause pour les Serghin. Si l'on songe que l'idée de notre affaiblissement commençait à prendre racine dans le pays, que la garnison de Laghouat était réduite à son strict minimum et que les mauvaises nouvelles (guerre civile à Paris, désordres à Alger, insurrection en Kabylie) étaient connues et commentées par les indigènes, on comprendra que la situation du chef d'escadron Carrus, administrateur du district (1), était fort délicate. Pour prévenir tout désordre, il fit rentrer en ville l'artillerie de la colonne. Des patrouilles parcoururent Laghouat, et la circulation des indigènes dans les rues après dix heures du soir fut défendue.

Ces mesures produisirent un très bon effet. Bientôt les nouvelles du Nord devinrent meilleures. On apprit le débarquement des troupes de renfort à Alger, les succès du général Cerez contre El-Mokrani, et la situation se détendit peu à peu. Lakhdar et Cheikh-Ali se réconcilièrent. Mouley-Ali lui-même céda aux instances de l'administrateur du district et fit la paix avec son rival. Le calme fut bientôt complètement rétabli.

Au mois de février 1871, le chérif d'Insalah reparut dans les environs d'Ouargla et s'empara de ce ksar, malgré la résistance des habitants. Ngouça et Rouissat reconnurent son autorité.

Redoutant une tentative sur le M'zab, le chef d'escadron Carrus convoqua le maghzen des Larbâa et l'envoya prendre position à Tilghemt. A l'annonce des succès du nouveau chérif, Ben-Nacer-ben-Chora, notre infatigable et irréconciliable adversaire, quitta le Sud de la Tunisie, vint rejoindre Bou-Choucha à Ouargla, et le décida à marcher sur Touggourt. Leur victoire à El-Guemar, leur entrée triomphale à Touggourt, la défaite

(1) Du 1^{er} janvier au 1^{er} août 1871, le titre de commandant supérieur fut remplacé par celui d'administrateur du district.

du caïd Ali-Bey sous les murs de ce ksar, causèrent une vive émotion à Laghouat et au M'zab. La situation devint même inquiétante, lorsqu'on apprit que Bou-Choucha était rentré à Ouargla, le 4 août, et qu'il se préparait à marcher sur Metlili et le M'zab.

L'administration du district réclama aussitôt l'envoi de quelques troupes à Laghouat, affirmant que le simple bruit de leur départ donnerait une grande force morale à nos partisans au M'zab, où depuis plusieurs années aucune troupe française n'avait paru et où il était nécessaire d'affirmer et de raffermir notre autorité. En effet, l'annonce de la formation, à Biskra, d'une colonne française destinée à opérer contre Touggourt et la retraite précipitée de Ben-Nacer-ben-Chora, qui était resté dans ce ksar, rassurèrent les esprits et maintinrent les Larbâa et les Beni-M'zab dans le devoir.

A la fin de novembre, Si-Kaddour et les Oulad-Sidi-Cheikh vinrent camper à El-Abiod et leurs éclaireurs menacèrent El-Maïa et Tadjerouna. La colonne de Djelfa, commandée par le chef de bataillon de Laminarz, vint aussitôt camper à Ksar-el-Hiran, pendant que la colonne de Laghouat, sous les ordres du commandant de Langle, se portait sur Tadjeroun et Brézina. Elle s'installa en ce point, le 16 décembre 1871, coupant les routes du Nord-Est à Si-Kaddour, alors à El-Mengoub, pendant que la colonne de Géryville, postée à El-Abiod-Sidi-Cheikh, lui fermait les routes du Nord-Ouest et lançait ses goums en avant. Les Larbâa descendirent le cours de l'Oued-Segguer et firent plusieurs razzias sur les dissidents. Le 23 décembre, les Oulad-Sidi-Cheikh furent surpris à El-Mengoub par Si-Sliman-ben-Kaddour et Si-Maamar, qui commandaient nos goums de la province d'Oran ; leur défaite fut complète ; Si-Lala et Si-Kaddour faillirent être faits prisonniers ; ils se réfugièrent au Touat.

La colonne de Laghouat reprit la route de l'Est et rentra dans sa garnison, le 10 janvier 1872.

Le 17 janvier, la colonne de Ksar-el-Hiran quitta son camp pour concourir aux opérations des troupes de Biskra. Le 25, elle arriva à Metlili, précédée et couverte par le goum des Larbâa, sous les ordres de Lakhdar-ben-Mohammed, nommé sous-lieutenant. Le 24, les Larbâa enlevèrent quelques tentes révoltées à Hassi-ben-Mekloufa et sur l'Oued-el-Fehal. Poursuivant leur marche en avant, ils tombèrent, le 26, sur un groupe considérable de dissidents, à Hassi-Berkaouï, sur l'Oued-el-Teguir, leur tuèrent 15 hommes et leur enlevèrent 250 chameaux et 4,000 moutons. Le 30 janvier, Lakhdar rejoignit la colonne à Metlili.

Quelques jours après, celle-ci marcha sur Hassi-Berkaouï. Sur l'avis que les dissidents étaient campés à Hassi-Zirara, à neuf journées de marche de Hassi-Berkaouï dans la direction d'El-Goléa, le sous-lieutenant Lakhdar fut encore envoyé en avant avec les goums, soutenus par quelques chasseurs d'Afrique et spahis de la colonne. Il rencontra les insurgés à Chabet-el-Hamid, au sud-est de Hassi-Zirara, dans un pays extrêmement difficile ; il fallut mettre pied à terre pour déloger l'ennemi de ses positions ; les dissidents eurent douze hommes tués et vingt blessés. Lakhdar n'eut que trois cavaliers blessés et revint avec un butin considérable.

Pendant ce temps, le général de la Croix reprit Touggourt et Ouargla avec la colonne de Biskra et continua sa marche vers le Sud. Il battit Bou-Choucha à Tamesguida et à Aïn-eth-Taïba et le rejeta dans le Touat.

Les principaux coupables, faits prisonniers dans cette campagne, furent passés par les armes ; cette sévérité eut d'heureux résultats, et Bou-Choucha, abandonné peu à peu par les siens, se retira à Timimoun.

Le général de Gallifet, dans sa marche sur Ouargla et El-Goléa, du 20 novembre 1872 au 7 février 1873, rétablit définitivement le calme dans le cercle de Laghouat.

A la fin du mois de mars 1873, le chérif Bou-Choucha fut fait prisonnier à El-Meilok, à quatre journées au

sud-ouest d'Insalah, par Mohammed-ben-Dris, agha d'Ouargla, et son frère Saïd-ben-Dris, après une poursuite de vingt-sept jours dans un pays inconnu et dangereux.

Le 4 mai, Saïd-ben-Dris amena son prisonnier à Laghouat. On apprit alors que Bou-Choucha était né à El-Richa, au Djebel-Amour, et que son véritable nom était Mohammed-ben-Toumi-ben-Brahim. Le 6 mai, on le dirigea sur Alger.

Par décision du gouverneur général, en date du 25 mars 1874, l'aghalik d'Ouargla, qui jusqu'alors avait fait partie de la province d'Oran, puis de celle de Constantine, fut rattaché à la division d'Alger; Saïd-ben-Dris en devint l'agha à la place de son frère Mohammed, nommé à Touggourt.

Le 13 novembre 1875, le gouverneur général décida la suppression des communes subdivisionnaires. Elles furent remplacées par des communes indigènes, à raison d'une par cercle. Cette disposition entra en vigueur le 1^{er} janvier 1875.

Le cercle de Laghouat eut, dès lors, une commune mixte et une commune indigène. Le commandant supérieur, administrateur de ces deux communes, était assisté d'un conseil municipal distinct pour chacune d'elles. Elles s'administrèrent d'après les règles en vigueur pour les communes de plein exercice.

A la suite d'une tournée d'inspection, faite dans l'extrême Sud, au printemps de l'année 1875, par le général Loverdo, commandant la subdivision de Médéa, les Chambâ d'El-Goléa et de Metlili furent distraits de l'aghalik d'Ouargla et formés en un commandement unique, à la tête duquel fut mis un caïd des caïds, Sliman-ben-Messaoud, alors caïd de Metlili, qui avait fait preuve d'un grand dévouement à nos intérêts lors des événements des dernières années.

La réunion de toutes les fractions des Larbâa sous un même commandement par la création d'un aghalik,

mesure déjà proposée au mois de juin 1870, fut demandée de nouveau par le général de Loverdo.

Les différents groupes qui formaient la tribu des Larbâa étaient alors commandés par neuf caïds, indépendants l'un de l'autre. Dans les circonstances ordinaires et lorsque les Larbâa n'étaient pas trop éloignés de Laghouat, le commandant supérieur du cercle pouvait imprimer l'unité d'action nécessaire pour assurer la sécurité réciproque de ces groupes et la protection de leurs immenses troupeaux. Mais s'il survenait un événement imprévu qui nécessitât une prompte solution, il devenait difficile de donner immédiatement les ordres nécessaires pour faire concourir toutes les fractions à la défense commune. Il était indispensable pour la sécurité de notre Sud que la tribu des Larbâa, qui nous couvrait de ce côté, eût une grande cohésion, et cette condition d'existence était d'autant plus nécessaire aux Larbâa qu'ils étaient entourés d'ennemis.

D'un côté, ils avaient comme voisins les Oulad-Naïl et les tribus guerrières de l'Ouest, dont ils étaient séparés par des haines séculaires ; de l'autre, le Sahara, où notre politique et l'emploi que nous avons fait de leur goum pendant ces dernières années, ne leur avaient pas laissé un seul allié.

Cette situation toute particulière et la création chez eux d'un maghzen, constamment en campagne, leur avaient donné une véritable organisation militaire, qui les prédisposait à l'unité de commandement et à une forte organisation administrative.

Nous avons d'ailleurs de grands avantages, au point de vue de notre action dans le Sud, à grouper les Larbâa sous un chef unique, afin que leur goum fût, en temps de guerre, l'avant-garde de notre colonne, et en temps de paix une menace perpétuelle pour tous les fauteurs de désordre du Sahara.

Le candidat proposé par le général de Loverdo était précisément le caïd des Maamra, Lakhdar-ben-

Mohammed-ben-Taïeb, alors sous-lieutenant au 2^e spahis.

Lakhdar appartenait à l'une des principales familles des Larbâa. Ben-Nacer-ben-Chora, l'ancien agha des Larbâa de l'Est, était son cousin. Il avait remplacé en mai 1870, dans le commandement des Maamra, son père Mohammed-ben-Taïeb, qui était caïd de cette fraction depuis 1849. Engagé aux spahis en 1857, Lakhdar fut nommé, en 1864, maréchal des logis et chef du maghzen des Larbâa. Dans cette pénible et difficile mission, il se montra toujours digne de la confiance sans borne qui lui fut toujours témoignée. Dans aucune circonstance, on ne constata chez lui ni défaillance, ni hésitation, et il fit partie des quelques Larbâa qui nous restèrent toujours fidèles.

Nous avons vu avec quelle intelligence et quelle vigueur il s'était comporté dans les différentes affaires où il avait pris part, à Oum-el-Debdeb et à l'Oued-Sebseb en particulier. Pendant la pénible période de 1870 à 1872, il ne donna à ses gens que d'excellents conseils, et ses brillants services lui valurent le grade de sous-lieutenant et la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Le 26 juillet 1875, Lakhdar fut nommé agha des Larbâa, et son frère Hamza-ben-Mohammed, brillant cavalier, brave et dévoué, le remplaça comme caïd des Maamra.

Le cercle de Laghouat fut partagé en trois groupes principaux :

- 1^o L'aghalik d'Ouargla, confié à Saïd-ben-Dris ;
- 2^o Le caïdat des caïdats des Chambâ, dont le chef fut Sliman-ben-Messaoud ;
- 3^o L'aghalik des Larbâa.

Cheikh-Ali resta bachagha de Laghouat et des Ksours. Quant au M'zab, on continua à le traiter comme par le passé en respectant la convention acceptée par le maréchal Randon en 1853 ; on maintint le système de non-intervention dans les affaires intérieures en exigeant

Revue africaine, 39^e année. Nos 217-218 (2^e et 3^e Trimestres 1895). 10

seulement un tribut annuel et un concours loyal pour le maintien de la tranquillité publique.

Les Oulad-Salah, serviteurs dévoués des marabouts d'Aïn-Madhi, furent à peu près les seuls parmi les Larbâa qui virent d'un mauvais œil la nomination de Lakhdar; ils affectèrent de vouloir se rapprocher de Cheikh-Ali et de Si-Ahmed-Tedjini, qui avait obtenu, en 1872, l'autorisation de rentrer à Aïn-Madhi. Le 4 novembre 1875, ce marabout quitta brusquement Aïn-Madhi, à la fin des fêtes de l'Aïd-el-Kebir, et se présenta au milieu des Oulad-Salah, campés autour de Tadjemout. Le bruit de l'assassinat du caïd Si-Rian par Si-Ahmed se répandit aussitôt; les esprits commencèrent à s'échauffer et on parla même de se révolter. Impuissant à dominer la situation, le caïd de cette tribu se rendit à Laghouat. Le chef de bataillon Emond d'Esclevin, commandant supérieur, ordonna aussitôt les dispositions nécessaires pour la mise en mouvement immédiate de la colonne mobile. Le 5 au matin, il reçut une lettre de Si-Ahmed expliquant sa venue au milieu des Oulad-Salah par une simple tentative de conciliation entre eux et l'agha Lakhdar. Ordre lui fut donné de se rendre immédiatement à Laghouat. Ne recevant aucune réponse, le commandant supérieur alla camper à Recheg le 6 à quatre heures du soir avec toute la colonne. Mais le soir même le marabout arriva au camp et, le lendemain 7 novembre, la colonne rentra à Laghouat. Le calme se rétablit peu à peu chez les Oulad-Salah, et Si-Ahmed-Tedjini reçut une sévère admonestation.

Le 12 février, le général de Loverdo partit de Laghouat avec une compagnie du 1^{er} tirailleurs algériens (120 hommes), un peloton de spahis, quelques cavaliers des Larbâa et un petit équipage d'eau. Il visita le M'zab, Metlili et Ouargla, réglant partout les questions en litige. Il rentra à Laghouat le 21 mars.

Au mois d'août 1879, une certaine agitation eut lieu, particulièrement à Tadjemout et chez les Oulad-Salah, à

l'occasion de l'exécution d'un arrêt de la Cour d'Alger, condamnant Si-Rian à restituer aux marabouts d'Aïn-Madhi une somme de cent treize mille francs; cette agitation n'eut pas de suite.

Du 19 décembre 1879 au 5 février 1880, le général de la Tour d'Auvergne, commandant la subdivision de Médéa, parcourut le Sud du cercle avec une colonne forte d'un bataillon du 1^{er} zouaves, deux compagnies du 1^{er} tirailleurs algériens, un escadron du 1^{er} spahis et mille cavaliers des goums. Au début de la nouvelle levée de boucliers des Oulad-Sidi-Cheikh en 1881, l'attitude hésitante de Si-Ahmed-Tedjini nécessita son envoi à Alger.

Toutefois, les accusations portées contre lui ayant été reconnues non fondées, il put revenir à Aïn-Madhi; mais pour plus de sûreté, on mit dans ce ksar une petite garnison commandée par un officier. Des troubles sanglants ayant éclaté au M'zab au mois de décembre 1882, l'annexion de ce pays fut décidée; on créa à Ghardaïa un cercle qui embrassa le M'zab, l'aghalik d'Ouargla et le caïdat des caïdats des Chambâ. Il forma une commune indigène autonome à la date du 1^{er} juin 1884 (1). Enfin en 1883, lors de la mort de l'agha Ed-Din du Djebel-Amour, on soupçonna des relations suspectes entre Si-Ahmed-Tedjini et Si-Kaddour-ben-Sahraoui, agha des Harrar et de Tiaret. L'enquête très-délicate et fort difficile qui fut faite, démontra qu'au moment de l'arrestation de Si-Kaddour, il n'y avait eu entre eux qu'un échange de cadeaux et qu'ils en étaient encore à se pressentir avant de concerter une entente définitive.

Si-El-Bachir-Tedjini, interné depuis 1882 à la zaouia de Temacin, pour avoir dans un moment d'ivresse furieuse, tiré un coup de fusil sur son frère Si-Ahmed, fut autorisé le 6 juin 1884 à rentrer à Aïn-Madhi.

Il nous reste, pour terminer cette étude, à dire un

(1) Arrêté du gouverneur général du 22 avril 1884.

mot de l'équipage de chameaux, et à montrer comment on a été amené à la suppression de cette création, qui avait rendu de si utiles services à la colonne de Laghouat.

Lors de la discussion de la loi des cadres du 13 mars 1875, le désir de faire disparaître ce qu'on appelait des non-valeurs fit supprimer les tirailleurs de l'équipage; il fallut les remplacer par des hommes payés à raison de un franc par jour par la commune indigène de Laghouat, au budget de laquelle était rattaché le budget spécial de l'équipage. C'était une augmentation de mille huit cents francs que le budget de la commune indigène devait difficilement supporter. Une subvention donnée par le budget de la guerre ne pouvait produire les mêmes résultats que l'adjonction des tirailleurs à l'équipage; car, pour assurer la marche régulière des convois il fallait des hommes soumis à la discipline militaire, sachant bien qu'on les poursuivrait comme déserteurs s'ils prenaient la fuite, ce que faisaient souvent les convoyeurs requis dans les tribus.

Néanmoins et malgré cet état de choses défectueux, l'équipage put encore fournir au mois de mai 1881, lors des débuts de l'insurrection du Sud oranais, un convoi de trois cent trente chameaux, ce qui permit au commandant Labeau de sortir de Laghouat avec une colonne forte de quatre cent quatre-vingt-seize hommes et de deux cent trente-deux chevaux, quarante-huit heures après avoir reçu l'ordre de mouvement. C'était fort heureux, car les Larbâa étaient alors disséminés sur l'Oued-En-Nsa et l'Oued-M'zab, et il eût fallu huit ou dix jours pour réunir les moyens de transport nécessaires, en procédant par réquisitions.

La marche rapide de la colonne sur Tadjerouna eut pour résultat d'empêcher les bandes insurgées de prendre pied dans le Djebel-Amour, ainsi qu'elles en avaient eu l'intention, et de maintenir dans le devoir quelques tribus de l'annexe d'Aflou, qui étaient alors très hésitantes sur le parti à prendre.

Mais, dès que la route de Laghouat eut été rendue carrossable, l'administration militaire fit faire presque tous ses transports par le train des équipages ; d'autre part, les approvisionnements du commerce de Laghouat furent dès lors assurés par le roulage civil.

Les chameaux appartenant à l'équipage ne furent plus employés qu'aux convois de la colonne annuelle de manœuvres et à quelques ravitaillements des postes du Sud.

Les recettes devinrent dès lors insuffisantes et l'effectif de l'équipage alla en diminuant. Au commencement de l'année 1890, il n'était plus que de quatre cent quatre-vingt-deux chameaux, chamelles et jeunes chameaux de tout âge, fournissant deux cent cinquante porteurs environ.

Une grande partie du matériel était hors de service et les dépenses de l'exercice 1889 excédaient les recettes de dix mille francs environ. Un tel état de choses ne pouvait se prolonger sans compromettre la situation financière de la commune indigène de Laghouat, déjà assez précaire. D'autre part, les habitudes sédentaires prises par les indigènes permettaient d'espérer que, dans l'avenir, il serait toujours possible d'obtenir des tribus les moyens de transport dont nous pourrions avoir besoin.

Dans ces conditions, la solution toute naturelle des difficultés signalées était la suppression pure et simple de l'équipage de chameaux de Laghouat.

Cette suppression fut décidée, sur la demande faite, le 3 mars 1890, par le général Poizat, commandant la division d'Alger.

APPENDICE I^{er}

PRÉDICTIONS FAITES PAR LE MARABOUT SI-EL-HADJ-AÏSSA (1)
(Extraites du livre en vers qu'il a laissé)

I^{er} Extrait

Préparez pour les Chrétiens leur repas du matin et leur repas du soir ;
Car, je le jure par le péché, ils viennent à l'Oued-el-Heumar.

La joie brille dans les yeux de leurs femmes,
Leurs soldats allument leurs feux sur nos rochers,
Ils retournent ensuite dans leurs magnifiques cités, dans leurs
brillantes demeures.

Levez-vous et voyez dans un nuage de poussière briller mille étendards :
Ce sont les Chrétiens sortis d'Alger et qui se dirigent sur l'Oued-
el-Heumar.

Vous qui entendez mes paroles, ne dites pas :
« Nous ne sommes pas près de voir ces choses » ;
Car je les ai vus, je les vois de mes deux yeux.
Alger devient la plus magnifique des cités ;
Elle rejette de son sein les fidèles
Et se remplit de Chrétiens qui viennent en foule de l'autre côté de
la mer.

Malheur à cette magnifique cité : Alger se remplit de Chrétiens !
Les mosquées des Musulmans sont abandonnées pour les temples
des infidèles.

Le sommeil du Turc a été troublé ;
Il a été vaincu ; son règne est passé.
Il a comblé la mesure de ses injustices.
Rien ne résiste à la présence de Dieu.
Alger était défendu par de braves guerriers ;
La puissance des Turcs semblait augmenter avec leurs crimes.
Ils étaient adonnés à tous les vices ;
Ils abusaient des hommes, des femmes et du vin.
Ils oubliaient leurs croyances et négligeaient tous leurs devoirs.
Une armée de Chrétiens, protégée de Dieu, s'avance vers nous.
Ils sont partout vainqueurs, rien ne peut les arrêter un instant.

(1) Voyez Marey, *Expédition de Laghouat*, p. 67.

Les Turcs sont humiliés. Leurs fautes les ont précipités dans l'abîme.
Leurs femmes mêmes sont abandonnées sans protection.
La puissance des Chrétiens n'aura pas de limite.
Alger, la superbe Alger, a été pendant longtemps soumise à la tyrannie des Turcs.
Leur puissance s'étendait à une année de marche ;
Leur renommée s'était étendue dans tous les empires au delà des mers.
Alger, mettant sa confiance en Dieu, attendait un meilleur avenir.

2^e Extrait

Tout ce qui arrivera est écrit.
Quand tu verras arriver le jour du jugement, sois sans crainte.
Ne demande pas ce que fera Dieu, tu ne dois pas le savoir.
L'ange Tedzel viendra, n'en doute pas.
La porte du bien sera fermée, le mal seul se répandra.
Le règne des Turcs est passé.
A Alger il ne reste plus de croyants !
Malheur à son beau port !
Malheur à ses murailles !
Malheur à la glorieuse cité ! Malheur à ses maîtres !
C'est aujourd'hui comme s'ils ne t'avaient jamais possédée :
Tu es devenue la demeure des Chrétiens.
Ils ont chassé la religion et ses défenseurs ;
Ils ont détruit tes maisons, tes bains, tes jardins.
C'est en vain qu'autrefois tes vaisseaux couvraient les mers.
Malheur à tes braves corsaires qui faisaient fuir devant eux les enfants de l'Espagne !
Chacun d'eux t'amenait au port un vaisseau chargé d'esclaves
Et un autre vaisseau chargé de grands, faits prisonniers.
Telle est la volonté de Dieu, louanges à Dieu ! Ce qu'il fait est en dehors de nous.

3^e Extrait

Une armée innombrable arrive.
Le Français et l'Espagnol traversent la mer.
Malheur aux Turcs ! Leur gloire est obscurcie.
Ils étaient souverains du monde.
Mais, n'en doutez pas, les Chrétiens arrivent.
A l'aspect de leurs mille étendards
Alger deviendra déserte.

L'armée des Chrétiens grossira et rien ne leur résistera.
 Les mosquées seront abandonnées.
 La paix règne dans le pays des Chrétiens ;
 Ils ne sont plus inquiétés ; ils n'ont plus à craindre les corsaires
 Qui répandaient la terreur chez eux,
 Qui fondaient sur leur pays et revenaient en ramenant leurs filles
 en esclavage ;
 Car les capitaines de ces corsaires étaient braves.
 Tout ce qui arrive à Alger arrive par la volonté de Dieu.

4^e Extrait

Alger tombe au pouvoir des Chrétiens !
 Dieu n'a pas permis que son empire durât.
 La religion des fidèles est morte à Alger,
 A Alger qui jusque-là était l'obstacle où s'arrêtaient les efforts de
 l'ennemi.
 Mes yeux ont vu ;
 J'atteste ce qu'ont vu mes yeux.
 La France vient faire la récolte dans nos champs.
 L'armée des Chrétiens s'avance avec de grandes forces
 Pour chasser les habitants d'Alger.
 Ils entrent par force. Les riches sont dépouillés.
 Les Turcs ont perdu leur puissance.
 A Alger on adore les idoles,
 Après avoir adoré le Livre et la vraie religion.
 Telle est la volonté de Dieu ! Louanges à lui ! Ce qu'il fait est au-
 dessus de notre portée !

APPENDICE II

1^o LETTRE DUCHÉRIF D'OUARGLA A SIDI-CHEIKH-BEN-EL-TAÏEB

« Louanges à Dieu unique !
 » De la part de Mohammed-ben-Abdallah-ben-el-Ma-
 dani, à celui qui fait la guerre pour la cause de Dieu, à
 notre frère et ami, celui qui suit dignement la voix de
 Dieu, celui qui abandonne les dignités du monde sans y
 regarder, celui qui adore la religion de son Dieu et de

son prophète, à Sidi-Cheikh-Bel-Taïeb, à tous ses frères !

» Salut sur vous, avec les grâces de Dieu très-haut et ses bénédictions !

» Je vous annonce une bonne nouvelle qui vous réjouira. Répandez-la, afin que tous se réjouissent avec vous. La vraie religion est victorieuse. Dieu et son prophète nous ont accordé leurs bienfaits et ont protégé ceux qui font la guerre sainte. Que Dieu soit exalté dans cette heure et la fasse toujours durer pour nous ! (S'il plaît à Dieu !).

» Je vous informe, ô mon frère, que j'ai été à la Mecque dans le but d'y étudier. J'y suis resté quatre ans. A la fin de la dernière année, j'ai reçu l'ordre de notre cheikh, qui est le chérif Si-Mohammed-ben-Senoussi (que Dieu soit satisfait de lui et qu'il nous soit propice par lui !), d'aller dans le pays d'Alger pour y prêcher la guerre sainte. Je suis parti et arrivé à Ouargla. A mon arrivée, j'ai trouvé cette ville en la possession des Français (que Dieu les anéantisse !) J'y restai néanmoins environ deux mois ; je me tenais caché. Je prêchais à une partie des gens de cet endroit pour les faire rentrer dans la voie de Dieu et de son prophète. Dieu a fait le bien et leur bonheur.

» Le khalifa pour les Français, ayant su ce que nous faisons, a été arrêté par mon ordre et mis en prison. J'ai fait détruire son ksar. J'ai fait tous les siens prisonniers. J'ai ramené à moi toute la population de la ville. Elle était séparée par des inimitiés qui avaient fait deux partis qui combattaient journallement l'un contre l'autre. J'ai fait cesser cette inimitié. Dieu a mis la paix entre eux et a complètement lavé leurs cœurs de la haine et de la discorde. Ils ont marché comme des frères, que Dieu en soit loué !

» Tout cela n'a été fait que par la bonté du cheikh, que Dieu soit satisfait de lui et qu'il nous soit propice par lui ! Nous avons une grande armée, composée des Touaregs,

des Tarouds, des ksours des Beni-M'zab, tous les Larbâa et les Harazlia. Nous avons pris deux fois les gens de Touggourt, nous avons fait beaucoup de butin. Nous avons pris les troupes des Oulad-Naïl. Dieu seul peut savoir le nombre de moutons et de chameaux qu'il y a. Les Français (que Dieu les extermine!) ont envoyé contre nous trois colonnes : la première du Djebel-Amour, la deuxième des Beni-Laghouat et la troisième de tous les Oulad-Naïl. Nous nous sommes rencontrés avec elles le soir du samedi, la veille du dimanche, 10 du mois de rabia-et-tani (17 janvier). Dieu et son prophète nous ont protégés contre ces colonnes ; nous les avons prises en entier, chameaux, troupes, poudre et enfin tout ce qu'il y avait. Nous en avons tué environ trois cents ; nous avons perdu dix-huit guerriers. Nous vous donnons ces nouvelles. Que ceux d'entre vous qui veulent venir vers nous pour faire la guerre sainte arrivent. Ils seront dignement reçus. Si vous y mettez de la paresse et si vous avez peur, restez assis !

» Dieu sait et lit ce qu'il y a dans tous les cœurs.

» Saluez de notre part mes oncles, Sidi-el-Hadj-Ahmed, Sidi-el-Hadj-Cheikh-ben-el-Madani et ses frères ; saluez aussi tous ceux qui aiment et désirent la guerre sainte et l'élévation de notre religion. (Écrit dans la deuxième dizaine du mois de Dieu, rabia-et-tani, an 1268 de l'hégire). »

2^o LETTRE DU CHÉRIF D'OUARGLA

A SI-MOHAMMED-BEN-EL-MEKKI, CHEZ LES BENI-IZNASSEN

« Louanges à Dieu unique !

» De la part de Mohammed-ben-Abdallah-ben-el-Madani à nos frères et amis, la totalité des tribus des Beni-Idj-Nassen (Iznassen), les chérifs et les autres ! Je choisis parmi eux Si-Mohammed-ben-el-Mekki, El-Hadj-Mimoun et tous les chefs des Beni-Iznassen et tous les chefs des Angad pour m'adresser à eux.

» Salut sur vous avec la grâce de Dieu et ses bénédictions !

» Je vous annonce une bonne nouvelle qui vous réjouira; répandez-la, afin que tous se réjouissent comme nous. La vraie religion est victorieuse. Dieu et son prophète nous ont accordé leurs bienfaits et ont protégé ceux qui font la guerre sainte.

» Nous vous faisons savoir que nous étions à Tlemcen ; nous y étions sous l'autorité et nous croyions au mensonge, jusqu'à ce que Dieu par sa bonté nous eût fait sortir de ces ténèbres, pour nous accorder la lumière, que Dieu en soit loué pour cela ! De cette ville nous sommes allés à Alexandrie pour y étudier, puis à la Mecque, pour y accomplir le saint pèlerinage. Nous avons vu le saint tombeau à la Mecque, puis la Caâba à Médine la fleurie.

» Que Dieu nous rende voisins avec vous à tout jamais dans cet endroit ! Nous sommes restés là quatre ans, étudiant. J'ai été prendre les conseils du cheikh, le chérif Sidi-Mohammed-ben-el-Senoussi, le prédicateur et le professeur, que Dieu soit satisfait de lui et qu'il nous soit propice par lui !

» Il est le maître de l'heure. Il m'ordonna d'aller dans le pays d'Alger pour y prêcher la guerre sainte ; nous l'avons quitté et nous nous sommes mis en route. Il m'avait ordonné d'habiter Ouargla ; mais à notre arrivée près de cette ville, nous l'avons trouvée en possession des Français, que Dieu les extermine ! Le khalifa pour les Français était là ; malgré cela, je suis resté dans la ville deux mois environ. J'étais caché et je prêchais la guerre sainte à une partie des chefs de la ville, pour les amener à défendre la religion et à faire la guerre pour le seigneur des Musulmans, que la prière de Dieu soit sur lui ! Nous avons réussi complètement ; nous avons été salués d'une salutation de prophète ! Je me suis emparé du khalifa des Français (que Dieu les confonde !) et je l'ai mis en prison. J'ai détruit sa ville, j'ai fait ses gens

prisonniers, malgré qu'ils fussent en très grand nombre et que je n'aie que très peu de monde. Tous les Arabes d'Ouargla et ceux de leurs ksours, ceux de Touggourt et de leurs ksours, les sept ksours des Beni-M'zab, tous les Larbâa, les Oulad-Naïl, les Kabyles des Touaregs, les Kabyles des Tarouds, tout cela est sous la puissance de Dieu et de son prophète et tous sont soumis à nos cheikhs. Ils font la guerre par le sentier de Dieu !

» Les Français (que Dieu les extermine !) ont envoyé contre nous trois colonnes : la première du Djebel-Amour, la seconde des Beni-Laghouat et la troisième du pays des Oulad-Naïl. Elles se sont avancées vers nous pour nous combattre. Nous nous sommes rencontrés le samedi soir, le 10 de rabia-et-tani (17 janvier) ; nous nous sommes bien battus, nous avons été protégés contre eux par Dieu et son prophète, nous les avons complètement défaits, nous avons pris tout ce qu'ils avaient en troupes, en armes, en tentes, en chameaux. Nous avons tué environ trois cents de leurs soldats, nous avons perdu dix-huit guerriers. Que Dieu leur accorde le repos ! Nous demandons à tous une prière pour le bien ! Dieu nous accordera le bien à nous et aux autres.

» Saluez de notre part le seigneur Cheikh-ben-Ali-el-Ghacel qui est chez les Oulad-Ghaz. Saluez aussi tous les tolbas du Riff et de notre pays. Je suis esclave de Dieu et leur serviteur. Je suis aussi leur ami et me compte comme la poussière de leurs semelles ! (Écrit dans la deuxième dizaine du mois de Dieu, rabia-et-tani, an 1268 de l'hégire). »

3° LETTRE DU CHÉRIF D'OUARGLA A SIDI-MOHAMMED-BEN-MOULOUC, MOKADDEM DE SIDI-M'AHMED-BEN-ALI-ZICIN, AU PAYS DES ATTIA.

« Louanges à Dieu unique !

» De la part de Mohammed-ben-Abdallah-ben-el-Madani à nos frères et amis, les meilleurs des tolbas, ceux qui éclairent les ténèbres ! Dieu vous a placés sur la

terre comme des points lumineux et pour adoucir les cœurs. Moi, je suis votre serviteur et moins que la poussière de vos sandales, je ne pense qu'à suivre vos traces, la nuit et le jour. A leurs altesses tous les tolbas du Riff, de tout le pays arabe et enfin de partout, que le salut soit sur vous, avec la grâce de Dieu très-haut et ses bénédictions ! Nous vous annonçons une bonne nouvelle qui vous réjouira, et répandez-la afin que tous se réjouissent comme vous.

» J'étais dans le pays de Tlemcen, accomplissant la volonté de Dieu jusqu'à ce qu'il eût pitié de moi et me fît sortir des ténèbres pour me rendre à la lumière. Que Dieu soit loué pour cela ! J'espère de votre bonté et de votre générosité que vous me conserverez votre amitié comme je la garde au fond du cœur. Que Dieu la fasse toujours durer ! Je suis parti pour m'exiler et pour aller accomplir le saint pèlerinage.

» Dieu nous est venu en aide, car nous y sommes arrivés en bonne santé, moi et mes enfants. J'ai visité le tombeau sacré ; nous avons pris dans nos mains la balustrade du Seigneur de tous, que Dieu soit avec lui ! J'ai été précédé dans le pèlerinage par le maître de son heure qui est notre cheikh, le complet, le chérif Sidi-Mohammed-el-Senoussi, le prédicateur et le professeur, que Dieu soit satisfait de lui et qu'il nous soit propice par lui ! Je restai auprès de lui quatre années à étudier et à désirer mourir près de lui.

» Un jour, il m'ordonna de venir le trouver, je me présentai devant lui, je lui baisai sa main généreuse et son pied heureux. Il me dit : O mon fils, pars, va vers le pays d'Alger, tu y verras le pays pris. Mais Dieu le délivrera par ta main (s'il plaît à Dieu !).

» Il m'ordonna ensuite d'habiter Ouargla. Je marchai vers cette ville et je la trouvai sous la domination des Français (que Dieu les anéantisse !). Ils y ont un khalifa qui ordonne et rend la justice comme il lui plaît. Il a beaucoup de monde avec lui. Moi, serviteur de Dieu,

j'étais étranger et complètement seul. Je fus protégé de Dieu, je restai à Ouargla deux mois caché et prêchant la guerre sainte à quelques chefs de la ville, jusqu'à ce que Dieu leur ayant donné la foi, ils entendirent la voix et entrèrent dans le bon chemin, qui est celui de la guerre sainte. Nous nous entendîmes pour faire triompher la religion du Seigneur des Seigneurs, que la prière de Dieu soit sur lui et salut ! Je fis saisir le khalifa des Français (que Dieu les confonde !) et je le fis emprisonner jusqu'à présent.

» Je fis détruire sa ville, qui est grande, et je fis une répartition de ses gens dans les villes. Toutes les tribus nous ont fait leur soumission, les villes aussi. Nous avons razzé beaucoup d'Arabes ; Dieu seul sait le nombre que nous avons tué ! Les Français (qu'ils soient détruits !) sont très abattus et très serrés sur tous les chemins.

» Les Français (que Dieu les anéantisse !) ont envoyé contre nous trois colonnes : la première du Djebel-Amour, la deuxième des Beni-Laghouat et la troisième du côté des Naïl. Nous nous sommes rencontrés avec eux, le samedi 10 de rabia-et-tani ; nous nous sommes battus et très rudement. Dieu nous a rendus victorieux ; nous les avons détruits, nous avons tué environ trois cents soldats, le camp est resté en notre pouvoir ; les armes, la poudre, les chevaux, les chameaux sont à nous.

» Ceci nous vient de la faveur du cheikh (que Dieu soit satisfait de lui !) Nous vous demandons des prières pour la durée du bien, que Dieu nous accorde la victoire ! Nous vous informons que les Français (que Dieu les confonde !) ont été tellement secoués dans ce moment qu'ils sont dans les montagnes. Ils ont perdu la tête et l'esprit. Les Kabyles des Zouaouas se battent avec eux aux portes d'Alger, en sorte qu'ils sont bloqués. (Écrit dans la deuxième dizaine du mois de Dieu, rabia-et-tani (1268 de l'hégire) (1). »

(1) Archives du gouvernement général de l'Algérie.

APPENDICE III

RAPPORT SUR LE COMBAT DE MEGGARIN, LIVRÉ LE 29 NOVEMBRE 1854, AUX CONTINGENTS RÉUNIS DU CHEIKH DE TOUGGOURT ET DU CHÉRIF MOHAMMED-BEN-ABDALLAH.

« Mon Colonel,

» Le 26 novembre, en arrivant à Meggarin, où vous m'aviez donné l'ordre de me porter afin de couvrir la récolte des dattes des Selmia et des Rahman, j'appris que le chérif, depuis quelque temps à El-Oued, avait réussi à déterminer un certain nombre de cavaliers et de fantassins à le suivre au secours de Touggourt.

» Tout me portait à croire qu'en me portant à Taibet, oasis sur la route de Souf à Touggourt, je parviendrais à arrêter ce mouvement et à appuyer les négociations que vous m'aviez autorisé à entamer avec les gens de El-Oued.

» Je donnai l'ordre au caïd Si-Ahmed-bel-Hadj de s'établir avec quatre cents cavaliers et quatre cents fantassins dans la position de Téla, afin de couvrir mes communications avec votre colonne, et je me suis mis en route le 27, à deux heures de l'après-midi, avec le reste de mes forces. Après avoir eu à traverser pendant une heure et demie des dunes de sable très difficiles, j'établis mon bivouac à quatre heures et demie à Rezzeg, terrain découvert et abondant en fourrages.

» Je m'étais fait précéder à Taibet par Si-el-R'Arbi, beau-frère de Si-Mohammed-el-Aïd, dont l'influence sur les Oulad-Sidi-Ahmed, propriétaires de l'oasis de Taibet, vous est connue. Si-el-R'Arbi m'avait assuré le meilleur accueil à Taibet; j'y marchais donc avec la plus grande confiance, lorsque, vers deux heures de la nuit, je reçus un courrier de Si-el-R'Arbi, qui m'annonçait qu'à peine

avait-il mis le pied dans Taibet, que le goum du chérif y avait fait irruption, bientôt suivi de nombreux contingents qu'il amenait de El-Oued. Prévenu à Taibet par le chérif, je ne pouvais plus songer à y marcher ; pour y arriver, il me fallait traverser des dunes plus difficiles encore que celles que j'avais traversées la veille. Taibet elle-même est entourée de collines de sable qui en marquent les abords.

» Ce n'était pas le terrain où je devais engager la cavalerie qui faisait ma force, et je ne pouvais compter sur mes sagas pour enlever un village comme celui de Taibet, composé de plus de quatre cents maisons. Il ne me restait plus qu'à me replier sur Meggarin, où je ralliais, dans la journée du 28, les forces que j'avais laissées à Tela. Par suite de l'hostilité sourde de Meggarin, que je ne pouvais mettre en doute, et en même temps par suite de l'obligation d'être maître de l'eau, j'avais pris sur le flanc de l'oasis, à environ une demi-heure du village, une position qui conciliait assez bien toutes choses. J'avais une autre raison de m'éloigner un peu de Meggarin : c'était de rendre plus facile la surveillance de mes fantassins des tribus, dont l'ardeur de pillage aurait pu soulever bien des embarras.

» Le 28, dans l'après-midi, le chérif fit son entrée dans Touggourt avec ses nombreux contingents.

» Le 29, au matin, grâce à l'oasis de Touggourt qui leur permettait de dérober complètement tous leurs mouvements, Soliman et le chérif réunirent toutes leurs forces, que des renseignements positifs permettent d'évaluer à plus de quatre cents cavaliers et deux mille fantassins.

» Mon mouvement de retraite de l'avant-veille leur avait inspiré la plus grande confiance ; mon nombreux convoi de chameaux et de mulets était une proie qui alléchait ardemment leurs bandes ; enfin, les vices de ma position même n'avaient pas échappé au chérif.

» Aussi Soliman et lui nous avaient-ils désignés à

leurs gens comme une proie aussi riche que facile à saisir. Pendant que Soliman et le chérif, à la tête de leurs cavaliers réunis, devaient nous menacer dans la plaine, leurs nombreux fantassins cheminaient presque invisibles dans les replis de terrain qui bordent la Sebkha et devaient gagner le kra de Meggarin (longue bande de palmiers qui se réunit à l'oasis), se jeter dans les villages, assaillir et tourner notre camp.

» Après avoir donné l'ordre à mes fantassins de garder le camp et de border l'oasis, je réunis tous mes goums et je me portai en avant avec mes escadrons de spahis et la compagnie de tirailleurs en réserve. Aussitôt que je vis paraître les cavaliers ennemis, je lançai dessus le goum de Si-Ahmed-bel-Hadj, afin de déblayer le terrain. Si-Ahmed-bel-Hadj fut ramené. Les sagas, animés par sa retraite, s'élancent en masses des ravins où elles étaient tapies et cherchent à atteindre le village. Ce fut le moment critique de la journée ; l'hésitation de quelques minutes pouvait tout compromettre. Je dirige la compagnie de tirailleurs dans le marabout de Sidi-Ali-ben-Kanoun, qui domine le village et en même temps prend au flanc le côté par lequel l'ennemi cherchait à y pénétrer.

» La compagnie de tirailleurs indigènes se jette hardiment dans le marabout, arrête les assaillants par un feu roulant et bien dirigé, tandis qu'elle riposte aux habitants du village, qui tirent sur elle à l'abri de leurs murailles. En même temps, je lance le peloton de M. le sous-lieutenant Amar, du 3^e spahis, qui charge avec la plus grande vigueur ; les Saharis et les Oulad-Saoula flanquent à gauche cette attaque, mais ils s'arrêtent à tirer de loin. M. Amar se trouve un moment seul au milieu de l'ennemi, qui avec acharnement reporte ses drapeaux en avant ; mais en ce moment s'avance mon deuxième échelon, à droite l'escadron du capitaine de Courtivron, à gauche le goum de Sidi-Mokhtar et Si-bou-Diaf. Le capitaine de Courtivron s'élanche, arrive bien

Revue africaine, 39^e année. Nos 217-218 (2^e et 3^e Trimestres 1895). 11

massé au milieu de la cavalerie et de l'infanterie ennemies qui se croyaient déjà sûres de la victoire; la plaine est balayée. Saisissant ce moment de prendre l'offensive avec le plus grand à-propos, le capitaine Vindriois, de la compagnie de tirailleurs indigènes, se jette en avant avec une section, tandis qu'avec l'autre, le lieutenant Jouhanneau escalade le village intrépidement. Les sagas des R'amra, quelques Oulad-Djellal suivent les tirailleurs dans Meggarin et en chassent les habitants, auxquels s'étaient joints déjà des fantassins du dehors. Dès ce moment, le succès n'était plus douteux. Soliman et le chérif fuyaient à toute vitesse, abandonnant leurs propres fantassins, qui, débordés, enveloppés dans la plaine, cherchent à se sauver dans toutes les directions. Ce ne fut plus qu'une poursuite. M. le lieutenant Rabotte, détaché de l'escadron du capitaine Cavel, la poussa jusqu'au delà de la Sebka.

» Cependant le capitaine Seroka vint m'avertir qu'un grand rassemblement de fantassins, avec leurs drapeaux et leur musique, s'étaient réfugiés dans un jardin du kra de Meggarin et se montraient disposés à y vendre chèrement leur vie. Tout faisait croire qu'il y avait là un personnage important; nous sûmes depuis que c'était le mokaddem de Nezla, un des plus chauds partisans de Soliman et qu'il y a été tué. Si-Mokhtar et Sibou-Diaf avaient cerné à distance cette partie de l'oasis, de telle façon que pas un n'essayait d'en sortir. Je fis arriver les tirailleurs au pas de course et mettre pied à terre au capitaine Cavel, avec une partie de son escadron. Entraînés hardiment par leurs chefs, spahis et tirailleurs se précipitèrent et franchirent les murailles sous le feu désespéré de ces fantassins qui se sentaient perdus. Quelques-uns à peine échappèrent, tous les autres sont restés morts sur le terrain. Ce fut le dernier épisode de la journée; il était alors près de deux heures de l'après-midi; le combat avait commencé à neuf heures et demie. La perte de Soliman et du chérif a été bien

plus forte que je ne l'avais supposé d'abord ; ils la portent eux-mêmes à près de cinq cents morts et ils ne comptent pas leurs blessés. Un incident peut donner une idée de ce que la déroute de l'ennemi a eu d'affreux.

» La multitude des fuyards se pressait avec une telle confusion sur le pont de Bab-el-Kr'odra, unique issue pour rentrer dans Touggourt, que treize hommes étouffés dans la presse sont tombés morts dans le fossé. Ce fait m'a été confirmé depuis notre entrée à Touggourt. Cinq drapeaux (deux du chérif et trois de Soliman), près de mille fusils, plus de cent sabres sont les trophées du combat de Meggarin. Ce brillant succès nous coûte dix morts et trente-huit blessés.

» Signé : MARMIER. »

LISTE DES DOCUMENTS CONSULTÉS

1° DOCUMENTS MANUSCRITS

Archives du Gouvernement général de l'Algérie.

Archives de la section des affaires indigènes de la division d'Alger.

2° OUVRAGES IMPRIMÉS

BAUNARD (Mgr). — *Le général de Sonis* (Paris).

Carte de l'Algérie, au 800,000^e, dressée au Dépôt de la guerre en 1876, revue en 1882.

Carte de l'Algérie (feuille de Djelfa), au 200,000^e, dressée au Dépôt de la guerre.

DARIER-CHATELAIN (le lieutenant). — *Historique du 3^e régiment de tirailleurs algériens.*

DAUMAS (le général). — *Le Sahara algérien* (Paris, Langlois et Fortin, 1845, in-8°).

DESCOUBÈS (le commandant). — *Historique du 1^{er} régiment de zouaves* (Paris, 1882, in-8°).

- FROMENTIN. — *Un été dans le Sahara* (Paris, Lemerre, 1874, in-8°).
- HARCOURT (B. D'). — *Une colonne d'expédition dans le Désert*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} mars 1869.
Historique du 1^{er} spahis.
- HUE (F.). — *Le 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique.*
Le Livre d'or des tirailleurs indigènes de la province d'Alger (Alger, Bastide, 1860, in-8°).
- MAREY-MONGE (le général). — *Expédition de Laghouat dirigée aux mois de mai et juin 1844* (Alger, 1844, in-8°).
- MARGUERITTE (le général). — *Les Chasses en Algérie* (Alger, 1869, in-8°).
- MERCIER (Ernest). — *Histoire de l'Afrique septentrionale* (Paris, Leroux, 1888-1891, 3 vol. in-8°).
- PEIN (le colonel). — *Lettres familières sur l'Algérie* (2^e édit., Alger, Jourdan, 1893, in-8°).
- PELLISSIER DE REYNAUD. — *Annales algériennes* (Paris, 1854, 3 vol. in-8°).
- PHILEBERT (le général). — *Le général Margueritte* (Paris, Spectateur militaire, 1882, in-8°).
Revue africaine, tomes I et II (Alger, Bastide, 1856-1858, in-8°).
- ROUSSET (C.). — *Histoire de la conquête de l'Algérie de 1841 à 1857* (Paris, Plon, 1889, 2 vol. in-8°).
Souvenirs d'un officier du 2^e de zouaves.
- TRUMELET (le colonel). — *Histoire de l'insurrection des Oulad-Sidi-Ech-Cheikh de 1864 à 1880* (Alger, Jourdan, 1884, in-8°).
— *Les Français dans le Désert* (2^e édit., Paris, Garnier, 1885, in-8°).
— *Le général Yusuf* (Paris, Ollendorf, 1890, 2 vol. in-8°).
- VILLE (M.). — *Exploration géologique du M'zab, du Sahara et de la région des steppes de la province d'Alger* (Paris, Imp. nat., 1882, in-4°).
-

TABLE DES MATIÈRES

GÉNÉRALITÉS

I. — Notes sur la géographie et la géologie de la région de Laghouat.

II. — Description de Poasis.

III. — Organisation politique du cercle.

CHAPITRE I

I. — Histoire des peuples de la région de Laghouat dans l'antiquité et jusqu'à l'invasion hilalienne (XI^e siècle après J.-C.). — Fondation de Laghouat.

II. — Le marabout Si-el-Hadj-Aïssa. — Rivalités des Beni-Laghouat et des habitants d'El-Assafia. — Les Hallaf et les Serghin. — Luites intestines à Laghouat. — Guerre contre les Beni-M'zab.

III. — Intervention des Turcs. — Siège de Laghouat par Mohammed-el-Kebir, bey d'Oran (1785). — Nouvelles luites intestines à Laghouat. — Arrivée d'Ahmed-ben-Salem au pouvoir (1828).

CHAPITRE II

I. — Intervention d'Abd-el-Kader. — Siège d'Aïn-Madhi. — Lutte d'Ahmed-ben-Salem contre El-Hadj-el-Arbi et Abd-el-Baki, khalifas de l'émir. — Siège du Ksar-el-Hiran.

II. — Expédition pacifique du général Marey-Monge à Laghouat (mai et juin 1844). — Ahmed-ben-Salem est nommé khalifa. — Organisation politique de la région de Laghouat.

III. — Intervention du général Yusuf en 1846. — Rivalité d'Ahmed-ben-Salem et de Ben-Nacer-ben-Chora (1846-1850). — Défection des Hadjadj et des Harazlia. — Défaite des dissidents par Si-Chérif-bel-Arch (septembre 1850). — Plaintes des tribus contre le khalifa. — Défection de Ben-Nacer-ben-Chora (septembre 1851).

CHAPITRE III

I. — Mohammed-ben-Abdallah, sultan d'Ouargla. — Sa jonction avec Ben-Nacer-ben-Chora. — Défaite de Si-Chérif-bel-Arch à

Aguerab (17 janvier 1852). — Opérations des colonnes de Ladmirault et Deligny au printemps 1852. — Internement de Si-Hamza à Oran. — Nouvelle organisation politique. — Ben-Nacer-ben-Salem, agha des Ksours. — Mort d'Ahmed-ben-Salem.

II. — Arrestation à Laghouat d'un agent de l'Angleterre. — Défaite du sultan d'Ouargla à Metlili (22 mai 1852). — Défection de Yahia-ben-Maamar. — Le général Yusuf à Laghouat. — Cheikh-Ali et Ben-Hamida. — Incursion du sultan d'Ouargla dans le Djebel-Amour. — Défection des Beni-Laghouat. — Entrée du sultan d'Ouargla à Laghouat.

CHAPITRE IV

I. — Expédition de Laghouat. — Formation des différentes colonnes. — Le général Yusuf et la colonne de Djelfa. — Défaite des dissidents à Ksar-el-Hiran (19 novembre 1852). — La colonne Yusuf sous les murs de Laghouat. — Arrivée du commandant Pein. — Opérations des colonnes de la province d'Oran. — Le général Péliissier à Laghouat (2 décembre 1852).

II. — Reconnaissance de la place (3 décembre 1852). — Plan d'attaque. — Opérations des 3 et 4 décembre 1852. — Attaque de l'Ouest (général Péliissier). — Attaque de l'Est (général Yusuf). — Prise de Laghouat (4 décembre 1852).

CHAPITRE V

I. — Razzia de Si-Hamza sur les dissidents (4 décembre 1852). — Soumission des Beni-M'zab. — Proposition du général Péliissier pour l'occupation définitive de Laghouat. — Rentrée des colonnes dans le Tell. — Rôle du commandant supérieur de Laghouat. — Création d'un équipage de chameaux. — Mort de Si-Mohammed-Tedjini. — Création du cercle de Laghouat (22 juillet 1853).

II. — Reprise de la lutte contre Mohammed-ben-Abdallah. — Expédition d'Ouargla. — Victoire de Si-Hamza. — Organisation politique du Sud. — Mohammed-ben-Abdallah et Soliman-ben-Djellab. — Défection des Oulad-Amelakhoua. — Leur défaite à Tinjerth (17 octobre 1854).

III. — Expédition de Touggourt. — Défaite du Chérif d'Ouargla à Meggarin (29 novembre 1854). — Travaux d'embellissement à Laghouat. — Le commandant Margueritte. — Réorganisation de l'équipage de chameaux. — Relations avec le Sud. — Affaire de Djelfa. — Mohammed-ben-Abdallah est fait prisonnier par Si-Bou-Beker, fils de Si-Hamza.

CHAPITRE VI

I. — Insurrection des Oulad-Sidi-Cheikh (février 1864). — Opérations de la 1^{re} colonne de Laghouat (avril-juin 1864). — Combat d'Aïn-Madhi (26 mai 1864). — Défection des Larbâa (6 août 1864). — Le général Yusuf et la 2^e colonne de Laghouat (septembre à novembre 1864). — Défection des Oulad-Nail. — Soumission des dissidents de la province d'Alger. — Formation de la colonne mobile de Laghouat (29 novembre 1864).

II. — Le colonel Margueritte à Laghouat. — Pointes sur l'Oued-Zergoun. — Arrivée du lieutenant-colonel de Sonis. — Opérations de la colonne mobile (1866). — Défaite de Si-Lala par les goums. — Réorganisation de l'équipage de chameaux. — Son rattachement au budget des centimes additionnels.

III. — Incursion des Oulad-Sidi-Cheikh dans le Djebel-Amour (janvier 1869). — Sortie de la colonne mobile. — Défection des marabouts d'Aïn-Madhi. — Défaite des dissidents à Oum-el-Debdeb (1^{er} février 1869). — Arrestation et internement de Si-Ahmed-Tedjini.

IV. — Bou-Choucha, chérif d'Insalah. — Combat de l'Oued-Sebseb. — Désordres à Laghouat. — Prise du chérif Bou-Choucha. — Rattachement de l'aghalik d'Ouargla à la division d'Alger. — Lakhdar-ben-Mohammed est nommé agha des Larbâa. — Conduite équivoque de Si-Ahmed-Tedjini. — Suppression de l'équipage de chameaux.

APPENDICES

I. — Prédications faites par le marabout Si-el-Hadj-Aïssa, de Laghouat.

II. — Trois lettres du chérif d'Ouargla.

III. — Rapport du chef d'escadron Marmier, du 3^e spahis, sur le combat de Meggarin (29 novembre 1854).

E. MANGIN,

Lieutenant au 1^{er} tirailleurs algériens.
